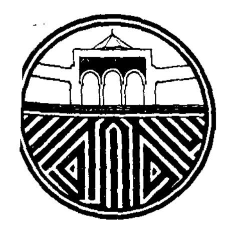
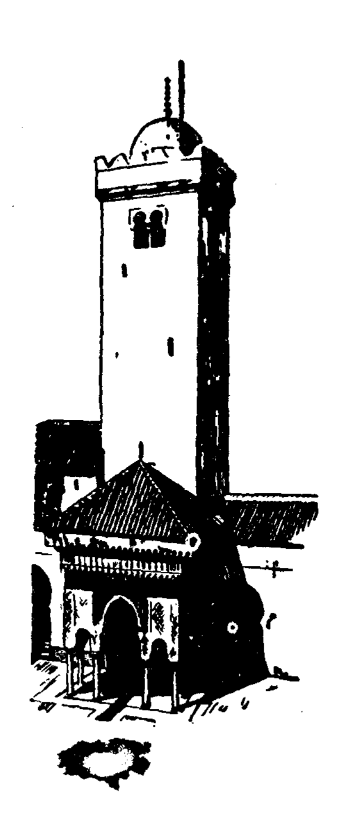


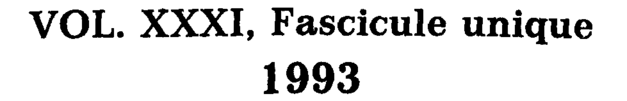
Université Mohammed V

FACULTE DES LETTRES ET DES SCIENCES HUMAINES

RABAT

HESPÉRIS TAMUDA





VOL. XXXI, Fascicule unique

1993

HESPERIS
TAMUDA

Vol. XXXI, Fasc. unique **1993**

SOMMAIRE - SUMARIO

Hespéris-Tamuda, Vol. XXXI (1993), pp.21-59.

YAHYĀ U TĀ'FUFT (1506-1518) DES AMBITIONS DEÇUES

Bernard ROSENBERGER

La figure de Yaḥyā u Tā'fuft est certainement plus complexe que ne le laisseraient supposer les travaux sur cette période et les études qui ont été consacrées à ce personnage[1]. On a fait de lui un serviteur fidèle et loyal du Portugal. A l'inverse, on peut voir en lui un traître. On se propose de montrer ici en reprenant les sources disponibles[2] que, sans aucun doute attiré par l'exercice du pouvoir, il semble bien avoir eu un projet politique, dont les objectifs et les contours ont pu varier. Les circonstances l'ont fait échouer et probablement le rapport des forces le rendait irréalisable. Trop d'intérêts, du reste complètement opposés, lui étaient contraires. Yaḥyā u Tā'fuft était d'origine berbère. Son nom même l'indique et plusieurs documents l'affirment[3]. Lui-même signe Abū Zakariyā Yaḥyā ben Muḥammad[4]. On ne sait rien de lui avant qu'il apparaisse sur la scène politique de Safi à la fin de 1506. Ses premières expériences

Berber from the town of Ta'fult

(1) R. Durval Pires de Lima , *Historia da dominiçao portuguesa em Safim* (1506-1542), 1930, pp. 21-79. P. de Cenival, "La conquête de Safi par les Portugais", *Sources Inédites de l'Histoire du Maroc, 1ère série, Dynastie sa'dienne* Archives et bibliothéques de Portugal, t. I, 1934, pp 151-161. D.Lopes., Bentafuf, alcaide mouro ao serviço de Portugal", *Textos em aljamia portuguesa*, 2ème ed. refondue, 1940, pp. 107-226. J.Goulven. "La politique indigène du roi D. Manuel 1er dans le Sud Marocain", *Congressa da Mundo portugues.* Publicaçoes, 1940, t.III, pp. 129-146 F.Flament., *Essai de monographie de Yahya ou Tafouft, caïd de Doukala. Sa collaboration à l'oeuvre colonisatrice des Portugais au Maroc au début du XVIe siécle*. Thèse 3e cycle, 1979 A.Boucharb., *Dukkāla wa-l-Isti'amār al-burtughālī 'ilā sanat 'ikhlā Asfī wa 'Azammūr* (qabla 26 ghusht 1481-uktubr 1541), thèse de 3e cycle, Rabat, 1984..

(2) D.Lopes., *Textos em aljamia portuguesa*, 1ère éd 1897, 2ème éd., 1940, pp. 7-106. Jean Léon L'Africain, *Description de l'Afrique*, 1956, pp. 117-121. Damiao de Góis, *Les Portugais au Maroc de 1495 à 1521* (extraits de la chronique D. Manuel de Portugal), trad. R. Ricard., 1937 *Sources Inédites de l'Histoire du Maroc 1éré série, Dynastie sa'dienne*, Archives et bibliothéques de Portugal, t.I, publ. par P de.Cenival, 1934, t.II, 1ère partie, publ. par P. de Cenival, D. Lopes., R. Ricard., 1939, (par la suite S.I.H.M.). Un certain nombre de documents inédits se trouvent à l'Arquivo Nacional da Torre do Tombo (A.N.T.T.) de Lisbonne.

(3) Par exemple *S.I.H.M., Portugal*, t.I, doc CVI, p.556. Il serait originaire de la bourgade de Tā'fuft, citée dans des documents portugais (Tafuf) doc. LXXXIX, p. 483 et note 4, D de.Góis, R. Ricard., III-48, p. 111.

(4) *S.I.H.M.*, Portugal t.I, doc. L V, P. 316.

politiques l'ont, croyons-nous, marqué profondément, aussi est-il nécessaire de rappeler dans quelles conditions il a débuté.

Safi placed itself under the protection of Portugal in 1481. Ahmad ben Ali was caid of Safi appointed by Joao II. When he died his 2 nephews went for power. Yahya az-Zayyat turned to Spain while Abd ar-Rahman turned to Manuel of Portugal.

Dans la deuxième moitié du XVe siècle, depuis que le commerce d'Arguin et des "rivières de Guinée" s'était développé, Safi et sa région avaient acquis pour le Portugal un grand intérêt économique. Il se procurait là des produits nécessaires à la traite, notamment des tissus et des vêtements que les Noirs étaient habitués à recevoir par les caravanes à travers le Sahara[5]. En ce temps, le Sultan de Fès avait perdu son autorité sur les régions au sud de l'Umm ar-Rbī'. Villes et tribus se comportaient de façon quasi indépendante. Une oligarchie au pouvoir à Safi s'efforçait de tirer parti de relations avec des commerçants portugais et castillans. Depuis 1481 au moins, elle s'était placée sous la protection du Portugal. En 1488, le caïd à qui le roi D. Joao II confirma l'accord conclu du vivant de son père Alonso V, était Aḥmad ben 'Alī[6], que les Portugais appelaient Amadux ben Faram[7]. Deux neveux associés au pouvoir dans ses vieux jours visaient, chacun de son côté, sa succession. Yaḥyā az-Zayyāt, semble avoir recherché l'appui de l'Espagne, tandis que 'Abd ar-Rahman alla demander l'aide du roi D. Manoel.

In 1498 ben Ali puts Abd ar-Rahman in charge and he eliminated Yahya and his support base and by 1500 ben Ali disappeared.

Le Portugal avait installé dans la ville, avant juillet 1491[8], un agent commercial (feitar) et pu disposer de bâtiments où entreposer des marchandises. En 1498, craignant que Safi ne lui échappe en se plaçant sous la protection de l'Espagne, il décida d'intervenir afin qu'Aḥmad ben 'Alī délègue son pouvoir à 'Abd ar-Raḥmān. Audacieusement celui-ci mit en fuite ses adversaires qui durent quitter la ville ainsi que son cousin et rival[9]. Leurs biens et leurs maisons furent pillés, ce qui suscita contre lui colère et rancune. Après avoir gouverné au nom de son oncle, il ne tarda pas à le faire disparaître et, avant juin 1500, il était le seul maître. Pour obtenir le soutien portugais, il avait sans doute promis des avantages.

On ne peut assurer que, dès ce moment, ils aient demandé l'aménagement de la factorerie, sa fortification et l'ouverture d'une porte dans le rempart vers la mer, mais c'est assez probable[10]. En y consentant, 'Abd ar-Raḥmān aurait laissé ce lieu échapper à son contrôle. Sa propre expérience lui avait montré que ce pouvait être une base d'action efficace dans Safi, pourvu que le facteur y prêtât son concours[11]. S'il n'avait pas refusé, on ne comprendrait pas la proposition de Yaḥyā az-Zayyāt. Il fit des offres

(5) R. Ricard., "Le commerce de Berbérie et l'organisation économique de l'empire portugais aux XVe et XVIe siècles", *Etudes sur l'Histoire des Portugais au Maroc*, 1955, pp. 81-114.

(6) S.I.H.M., Portugal, t. I, doc. III, p. 26.

(7) Ibid., doc. IX, p. 59. Cf. Damiao de Góis: *Hamadux d'alcunha Farom.*

(8) A.Braamcamp Freire., "Cartas de quitaçao del rei D. Manuel", *Archivo historico portugues*, t. V, 1907, pp. 325-326: quittance pour Rui Fernandes de Alamada.

(9) Evénements connus par le récit de Diogo Borges: S.I.H.M., Portugal, t.I doc V, pp. 36-42.

(10) La volonté de s'emparer de la ville et de sa région transparaît dans la bulle *In apostalice dignitatis* d'Alexandre VI, du 17 juin 1499, qui délimite l'évêché de Safi, dont la création est antérieure (S.I.H.M., Portugal, t. I, doc. VII, pp. 48-50).

(11) Lopo de Azevedo qui s'y trouvait en 1498 avait refusé de se prêter au projet de Diogo Borges d'y attirer Yaḥyā az-Zayyāt pour l'y assassiner.

Yahya U Tafut made an agreement with Manuel - if he was made caid of Safi, he would build a fortress there which was put into effect in 1505. ar-Rahman was still in Safi but was not trusted by Manuel.

de service, d'abord de façon vague[12], puis plus précise par la voie de Mazagan en décembre 1502[13]. En échange des soumissions qu'il se faisait fort d'obtenir, il demandait que le roi D. Manoel lui permette de revenir à Safi. Nommé caïd, il laisserait les Portugais construire une forteresse à la place de la factorerie.

Il se rendit au Portugal et fut écouté puisqu'en juin 1505, Garcia de Melo, commandant la flotte du Détroit, fut chargé de le rétablir à Safi comme caïd. Ses instructions enjoignaient de ne rien entreprendre sans le soutien de la population. D. Manoel n'avait pas entièrement confiance dans les assertions de Yaḥiā az-Zayyāt selon qui elle était mécontente de 'Abd ar-Raḥmān et prête à se débarrasser de lui[14]. Et sans doute, faute du soutien attendu, l'intervention n'eut-ellle pas lieu ou, si elle fut tentée, elle échoua.

By 1506 the Castelo Real was built in Mogador which was the same distance from Marrakech which was held by the Emir of the Hintati.

Cette manoeuvre ne put que renforcer 'Abd ar-Raḥmān dans son opposition au Portugal. Il semble que celui-ci, ne pouvant utiliser à ce moment l'Axe Safi-Marrakech[15], dut essayer un itinéraire plus méridional préfigurant celui qui s'établirait à la fin du XVIIIe siècle à partir de la fondation d'Essawira. C'est probablement ce qui explique la décision de construire le Castelo Real à Mogador, dans un bon site portuaire, en dehors de toute agglomération, pas plus éloigné que Safi de Marrakech, cette ville prestigieuse aux yeux des Portugais[16]. La réalisation du projet confiée à Diogo de Azambuja révéle son importance. C'est lui qui avait édifié la forteresse de Sao Jorge da Mina en 1481 et en était resté dix ans et sept mois le capitaine, il avait ensuite occupé des hautes fonctions au Portugal[17]. A la fin de 1506, la forteresse était construite[18], puisque Lopo Fernandes, arrivé le 27 octobre, en partait le 6 novembre vers Marrakech[19], en vue de négocier directement avec *l'amir* hinṭatī l'établissement de relations économiques[20].

'Abd ar-Raḥmān essaya de soudoyer des gens de son escorte pour se le faire livrer[21]. L'information de Valentim Fernandes selon laquelle le caïd intriguait avec le

---

(12) *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. XVI, pp. 77-78.

(13) Ibid., doc. XVII, pp. 80-81.

(14) Ibid., doc. XXII, pp. 115-118.

(15) Axe établi probablement depuis le XII° siècle: B.Rosenberger, "Note sur Kouz, un ancien port à l'embouchure de l'Oued Tensift", *Hesperis-Tamuda*, t.VIII, 1967, pp. 24-66.

(16) Sur la fascination exercée par Marrakech et le désir de la conquérir: *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. LXXVI, pp. 432-433, doc. LXXVII, p. 437.

(17) L.Cordeiro., *Diogo d'Azambuja*, 1892, pp. 27-33.

(18) Góis se contredit sur la date de construction: au livre II, chap 13, il donne 1506 et au chap. 18, dit que Diogo d'Azambuja avait construit le Castelo Real l'année précédente, donc en 1505 (D de. Góis, R. Ricard., II-18, pp. 27 et 29.

(19) *As Gavetas da Torre da Tomba*, XV, 19-13, t.V, n°3618, pp. 253-254.

(20) *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. XIV, pp 72-73. Lettre de Naṣr ben Yūsuf du 16 nov 1502 en réponse à la proposition portugaise d'envoyer des marchands à Marrakech.

(21) *Gavetas*, t. V, n° 3618, p. 256. il en avait chargé 'Alī ben Washmān.

duc de Medina Sidonia, doit se rapporter à cette période[22]. Le Portugal rencontrait donc de l'opposition à Safi et craignait à nouveau de voir la ville lui échapper.

Abd ar-Rahman was stabbed to death in a mosque by Ali ben Washman who was discovered to be the lover of ar-Rahman's daughter. With help from Tafult, who was pushed by Portugal, the murder was after 6 Nov 1506.

Jean Léon l'Africain, repris par Damiao de Góis[23], présente l'élimination du caïd ʿAbd ar-Raḥmān comme une affaire privée. Mais ce meurtre sert si bien les intérêts du Portugal qu'il en est suspect, comme l'attitude du chroniqueur qui s'abrite ici derrière "les écrivains arabes". La fille de ʿAbd ar-Raḥmān aurait eu un amant, ʿAlī ben Washmān, que Góis appelle Haliadux[24]. Celui-ci, voyant sa liaison découverte et craignant pour sa vie, aurait pris les devants et, avec l'aide de Yaḥyā u Tāʿfuft, poignardé ʿAbd ar-Raḥmān dans la mosquée. Valentim Fernandes, qui écrit très peu après l'événement, y voit la main du Portugal: "Dom Manuel agit avec tant d'habileté que ledit caïd fut tué dans la mosquée"[25]. Góis place ce fait à la fin de 1506. On peut préciser après le 6 novembre, date du départ de Lopo Fernandes du Castelo Real. Diogo de Azambuja fut avisé par des captifs castillans qui avaient profité du coup d'Etat pour s'enfuir.

Il faut citer Góis qui est ici notre seule source: "Deux jours plus tard Haliadux vint le voir: il lui demanda au nom de Iheabentafuf et au sien, de venir s'installer dans la ville avec quelques hommes, pour les aider contre les parents et les amis d'Abdear Rahmao, dont ils avaient peur, et il dit qu'ils se feraient vassaux du roi de Portugal"[26]. Le caïd assassiné avait-il rejeté l'allégeance au Portugal et les deux hommes voulaient-ils rassurer sur leurs intentions son représentant le plus proche? Ils voulaient surtout montrer à leurs adversaires qu'ils avaient un appui pour vaincre leur résistance.

Yaḥyā u Tāʿfuft a donc fait son apparition comme ami et allié de ʿAlī ben Washman qu'il a aidé à éliminer ʿAbd ar-Raḥmān[27]. La ville était alors, comme bien d'autres[28], en proie à des luttes de factions. Celles-ci avaient certainement des bases familiales et tribales: les habitants de Safi originaires des campagnes environnantes, gardaient des liens avec elles. Des tribus pastorales arabes y avaient pénétré à une date

---

(22) Et non à 1507, comme l'écrit cet auteur: P. de Cénival - T. Monod, *Description de la côte d'Afrique de Ceuta au Sénégal par V. Fernandes* (1506-1507), 1938, pp. 36-37. Un accord était intervenu entre le Portugal et l'Espagne sur Safi (*S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. VIII, p. 55), mais de duc de Medina Sidonia était vers 1505 en révolte ouverte.

(23) Jean Léon, p. 118. D. de Góis - R. Ricard., II-18, pp. 28-29.

(24) D de Góis /R. Ricard, II-18, p. 31: "c'est ainsi que le nomment les écrivains arabes (en fait Jean Léon), et non Halixiham, comme l'appellent les nôtres". En réalité, il a mal lu l'auteur auquel il se réfère comme à une autorité, car celui-ci parle de Hali fils de Guesimen, ce qui est une forme plus proche de l'arabe, compte tenu de la transcription du W par G. La graphie arabe est donnée par une lettre des habitants de Safi (*S.I.H.M.., Portugal*, t. I, doc XXXIII, p. 185: ʿAlī ben Washmān). Noter qu'en 1500, il avait déjà un rôle politique: il est venu en mission au Portugal et c'est à lui que D. Manoel remit une réponse aux demandes de ʿAbd ar-Raḥmān (doc. VIII, pp. 52-56).

(25) P. de Cenival - Th. Monod., pp. 36-37. P. de Cénival y voit "un drame domestique sur lequel se greffèrent des intérêts et des projets politiques" (*S.I.H.M., Portugal*, t.I, p. 154).

(26) D. Góis de/R. Ricard R., II-18, p. 30.

(27) Jean Léon, p. 118. D. Góis D. de/ R. Ricard., II-18, P. 29.

(28) Jean Léon en donne quelques exemples: Teijeut (Tiyyūt) p. 90, Tagauost p. 93, El Medina du Hascora p. 131, Tefza p. 142.

inconnue[29] mais, dans des bourgades et des villages, demeurait une population sédentaire berbère. La cohabitation entre ces différents groupes avait posé et posait encore bien des problèmes. Ce serait une erreur, cependant, de croire que les regroupements politiques reposaient sur l'opposition Arabes/Berbères. Ici comme ailleurs, dans le Sous notamment, les alliances, les *leff-s*, réunissaient des segments ethniquement divers. Si Yaḥyā a pu jouer un rôle, c'est certainement qu'il représentait une force: ce "hardi jeune homme...chef de nombreux combattants à pied[30]" auquel fit appel 'Alī ben Washmān, avait lui, des parents, des contribules dans Safi et dans cette région qu'on appelait encore à cette époque la Dukkala. La logique de ces luttes de clans était de faire appel à des soutiens extérieurs de plus en plus larges.

Selon Damião de Góis, Diogo d'Azambuja, bien que méfiant, décida d'aller avec Haliadux à Safi "accompagné de douze Portugais", ceux qu'il put prélever sur une garnison peu nombreuse. La force de ce contingent était plus symbolique que réelle. "Il y resta huit jours à règler avec ces deux tyrans les choses qui lui parurent nécessaires dont il faisait part à Pero Mendes de Lagos qui se trouvait là, négociant comme facteur quelques affaires pour le commerce de Guinée"[31]. Le chroniqueur note qu'il y avait "dans la ville d'autres marchands portugais... parce que l'on faisait dans le pays un commerce très actif", attestant ainsi l'importance économique de Safi en relation avec la traite de Guinée. Apparaît aussi un personnage dont l'importance a été considérable dans la suite: "un juif nommé Rabi Abraham", interprète, qui révèla à Diogo d'Azambuja que "quelques habitants de la ville projetaient de le tuer". En lui, les Portugais ont trouvé un informateur précieux, un très utile partisan de leur cause. Mais ils avaient dans la ville des adversaires résolus.

Averti, Diogo d'Azambuja retourna au Castelo Real, avec quatre Maures, dont Haliadux, "tandis que Iheabentafuf restait à gouverner la ville. "La délégation alla au Portugal" signer un traité de paix et d'amitié avec le roi D.Manuel et se mettre sous sa suzeraineté. "Ainsi était mis fin à la rebellion de 'Abd ar-Raḥmān, et réaffirmée la prééminence portugaise à Safi. Mais surtout les deux nouveaux maîtres avait promis à Diogo d'Azambuja "qu'ils lui donneraient aussitôt une maison avec une porte près de la mer, en vue du commerce qu'y feraient les Portugais, et que pour plus de sécurité, ils lui laisseraient occuper une des tours les plus fortes de la ville".

Aussi lorsqu'il alla, en compagnie de ces quatre représentants, rendre compte au roi, "celui-ci en fut fort joyeux". C'est qu'en effet, Damiao de Góis ne le dissimule pas, il tenait le moyen de "s'emparer plus facilement de la ville", et il donna des instructions dans ce sens au capitaine du Castelo Real et à Garcia de Melo. Mais celui-

He reported to the king, "he was very happy". Damiao de Gois does not conceal it, he had the means to "seize the city more easily", and he gave instructions in this direction to Captain of the Castelo Real and Garcia de Melo.

(29) Sans doute au XIII[e] siècle (M. Kanūnī, *Asafī wa mā ilayhi qadīman wa ḥadīthan*, p. 24. Toutefois selon Ibn Qunfud, *Uns al-faqīr wa 'izz al-ḥaqīr*, 1965, à la fin du XIV° siècle, la population de Dukkala était encore berbérophone dans sa presque totalité.

(30) Cf. Jean Léon, p. 118. Cf. Góis: "vaillant à la guerre et fort bien apparenté", c'est-à-dire pouvant compter sur l'appui d'une nombreuse parenté.

(31) "Tyran" a pour l'humaniste qu'est Góis le sens, ordinaire en Italie, de chef politique non élu, ni investi par hérédité. Le mot est sans connotation péjorative. Ce Pero Mendes est sans doute celui qui à Mazagan achetait du blé et transmettait les propositions de Yaḥyā az-Zayyāt en 1502.

ci, arrivé le premier à Safi, "trouva tous les gens de la ville en armes les uns contre les autres, et dans un état fort éloigné de ce que Diogo de Azambuja et les quatre Maures qui étaient partis avec lui avaient dit au Roi". Cette fois encore, ceux qui avaient besoin de l'aide portugaise avaient peint la situation sous des couleurs trompeuses. Lorsqu'arriva Diogo de Azambuja, 'Alī ben Washmān et Yaḥyā u Tā'fuft "prenaient part aux querelles qu'il y avait dans la ville, en hommes qui préféraient avoir entre eux des différends, plutôt que d'être subjugués par des étrangers ennemis de leur secte"[32] Apparemment brouillés, ils ne paraissaient pas prêts à accomplir la promesse faite au roi.

Or celui-ci voulait transformer la maison de commerce de Safi en position militaire. Dans une lettre adressée aux autorités et aux habitants de Safi au début de 1507, D. Manoel arguait qu'ils seraient ainsi mieux défendus contre les dommages des Arabes[33]. Une partie des habitants, consciente du danger que représentait ce projet, s'y opposait. De peur sans doute de perdre la confiance des habitants, et aussi parce que leur propre pouvoir en aurait été menacé. 'Alī ben Washmān et Yaḥyā u Tā'fuft, sur ce point, n'ont pas agi autrement que leur prédecesseur. En exploitant les divergences entre les deux hommes, les chefs portugais ont obtenu, en échange de la promesse de leur soutien, les avantages qu'ils recherchaient. Góis raconte comment un médecin juif[34] qui soignait Garcia de Melo portait à chacun en secret des lettres l'avertissant que l'autre complotait contre lui. Ils parvinrent ainsi à faire entrer une cinquantaine d'hommes et des armes "dans les maisons qui avaient appartenu à Abdear Rahmao, et qui se trouvent à l'intérieur de l'enceinte, du côté de la mer, près de la plage", où est aujourd'hui le "Château de la Mer".

A Jewish doctor who treated Garcia de Melo warned everyone about a plot. 50 men got into ar-Rahman's houses inside the enclosure on the beach where the fortress now is.

Góis ensuite prétend que, tirant argument des désaccords entre les deux chefs de la ville, les Portugais les sommèrent "de prendre l'un ou l'autre le gouvernement". Dans cette situation, "chacun voulait laisser cet honneur à l'autre. Finalement, le gouvernement resta à Iheabentafuf". Celui-ci, tenta de freiner les travaux que faisait Diogo d'Azambuja pour transformer les maisons en forteresse, puis s'y opposa ouvertement. La remarque de Góis que "cela ne se faisait pas sans l'avis et le conseil des principaux personnages de la ville" montre bien que le caïd ne pouvait guère gouverner dans un sens contraire au sentiment de ceux qui y avaient voix au chapitre. Selon Valentim Fernandes, qui est peut-être plus près de la vérité, les habitants de Safi avaient élu un caïd opposé au Portugal[35]. Impatienté, car les troupes chargées de s'emparer de Safi étaient arrivées à pied d'oeuvre, Diogo de Azambuja persuada 'Alī ben Washmān de tuer Yaḥyā. Celui-ci parvint à s'échapper en se réfugiant... à la

(32) D. de Góis /R. Ricard., II-18, p.31. Diogo de Azambuja serait arrivé le 6 août 1507. Mais cette date paraît inacceptable car tout ce qui s'est passé entre lui et les deux caïds ne peut avoir pris place du 6 au 13 août, moment où le coup de force qui avait abouti à chasser Yaḥyā avait eu lieu, comme nous l'apprend une lettre des habitants de Safi (*S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc.XXVI, pp. 136-138), à moins de supposer que la date de ce document soit fausse. La chronologie de Góis est très incertaine.

(33) A.N.T.T., *Fragmentos, Documentos de Marrocos*, Maço 1, n° 60.

(34) On a supposé que ce médecin était Rabbi Abraham, autrement dit Ibrāhīm ben Zamīrū. Il est en effet qualifié de médecin dans les lettres patentes qui le nomment rabbin (*S.I.H.M., Portugal*, t. I, p. 175, note 1).

(35) P. de Cenival. -Th. Monod., pp. 36-37.

factorerie transformée en forteresse où, en raison du secret qui entourait toutes ces intrigues, on ignorait qu'il était condamné. Il y fut accueilli et hébergé une semaine. Finalement Diogo de Azambuja "le laissa aller au Portugal pour se disculper auprès du Roi"[36].

La version des habitants de Safi, dans leur lettre au roi D.Manoel du 2 juillet 1509 est quelque peu différente[37]. Il est vrai qu'elle provient de partisans déclarés de Yaḥyā u Tā'fuft qui réclamaient son retour. Ils font ressortir que, débarrassés de 'Abd ar-Raḥmān, ils auraient pu faire appel au "sultan de Marrakech" ou à un prince Waṭṭāside, Mawlāy Zayyān, qui s'était rendu maître d'Azemmour, mais ils ont choisi de faire venir Diogo de Azambuja à Safi, et l'ont bien accueilli. Après avoir étudié la situation, "il lui parut raisonnable et convenable de nommer un musulman pour servir d'intermédiaire entre Musulmans et Chrétiens et rétablir l'ordre parmi cette population qui avait été désorganisée". C'était aussi l'avis des "gens de Safi" qui craignaient des désordres à la suite de l'assassinat de 'Abd ar-Raḥmān, au point que certains avaient été s'installer ailleurs et notamment à al-Madīna al-Gharbiyya. Pour cette mission de pacification, et ce rôle d'intermédiaire: "on se mit à la recherche de l'homme en question et l'on n'en trouva point de meilleur, de plus fidèle, de plus sincère, de plus exempt de tout vice, que le shaykh Yaḥyā ben Tā'fuft (sic)". Agréé par tous, il "ne voulait pas y consentir", mais devant l'insistance générale, il finit par accepter. "Votre gouverneur lui remit votre drapeau et il parcourut ainsi la ville".

Yaḥyā tenait donc son autorité d'un consensus assez large des habitants, et reçut du Portugal confirmation de son pouvoir avec un symbole visible, le drapeau. Dans sa fonction d'intermédiaire et de pacificateur, il devait tenir compte à la fois des besoins et des sentiments des Musulmans et des ordres et des désirs des Chrétiens. Toute la difficulté, l'ambigüité de sa tâche se trouve là, déjà définie. On peut comprendre son hésitation à l'accepter. Garder la confiance des deux parties n'aurait été possible que par leur loyauté parfaite, dans le respect mutuel. Tel ne fut pas le cas.

La lettre insiste sur les effets bénéfiques de la nomination de Yaḥyā. Les gens rassurés, commencèrent à revenir, les campagnards fréquentèrent de nouveau les souks, le commerce reprit. Assez vite, Diogo de Azambuja insista "pour faire ouvrir la porte". Une telle demande parut inopportune au shaykh Yaḥyā qui obtint de solliciter l'avis du roi D. Manoel. Mais le chef portugais n'attendit pas la réponse. "Il s'aboucha avec 'Ali ben Washmān et la tribu pillarde des Banī Magīr[38], et les introduisit chez nous. Ils nous "mangèrent" et "mangèrent" la ville et y semèrent le désordre", tuant et violant. "Ce n'était que pillage et encore pillage, ô notre maître... Votre gouverneur, ô notre maître, aurait pu défendre la ville avec dix hommes et les habitants de Safi; mais à ce moment-

---

(36) Il était sans doute accusé d'oeuvrer contre le Portugal, ainsi que le dit V. Fernandes, comme le laisse entendre aussi la lettre des habitants de Safi du 13 août 1507, (*S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc.XXVI, p. 138). Cóis revient un peu plus loin sur ce point: "il vint au royaume se justifier auprès du Roi de certaines choses qu'on l'accusait d'avoir fait contre son service, sur lesquelles il s'expliqua si bien que le Roi, non content de lui accorder une récompense, lui attribua un traitement.. (D. de Góis /R. Ricard., III-14, p. 74.

(37) *S.I.H.M., Portugal*,t. I, doc.XXXIII, pp. 178-180 (texte arabe), doc XXXIII bis, pp. 190-194 (traduction).

(38) Le g transcrit ici un son g du parler berbère. Ibn Khaldūn écrit Banī Makar.

là, il a ouvert la porte et les Bani Magīr sont restés trois jours..à "manger" à Safi. "Ce n'est que la première perfidie de ce "gouverneur" (*'āmil*).

Dans une lettre du 13 août 1507, des habitants de Safi, peut-être les mêmes, s'étaient plaints au roi que Diogo de Azambuja leur ait imposé 'Alī ben Washmān et que celui-ci ait livré la ville aux Bani Magīr. Ils avaient réclamé le retour de Yahya u Tā'fuft, dont ils n'avaient nullement voulu faire un chef contre les Chrétiens, comme on les en avait accusés[39].

Ces violences et ces désordres provoqués illustrent ce à quoi pouvaient conduire les luttes de clans. Góis n'a retenu que la suggestion de Diogo de Azambuja à 'Alī ben Washmān "d'attaquer de nuit avec les siens la maison de Iheabentafuf et de le tuer[40]. Si 'Alī ben Washmān s'appuyait sur les Bani Magīr, les partisans de Yayḥā u Tā'fuft étaient des 'Abda, des Ragrāga, des Ratnāna et des Dukkāla, une tribu arabe et des tribus berbères dont l'union était vantée en termes très forts[41]. Le roi D. Manoel était sommé de choisir entre eux qui lui avaient donné la ville par une sorte de *bay'a* et ces Bani Magīr.

Le *feitar* João Lopes, arrivé peu avant le 15 décembre 1507, déplorait à cette date l'insécurité dans la ville qui rendait quasiment impossible le commerce[42]. C'est donc dans de piètres conditions que 'Alī ben Washmān a commencé à exercer son commandement sur Safi. Etait-ce pour se racheter aux yeux des habitants ou parce que son pouvoir était en jeu? Lui aussi s'opposa à la réalisation de la forteresse que Diogo de Azambuja poursuivait clandestinement. Sommé par ce dernier de changer d'attitude, il se serait fait menaçant[43]. A en croire Góis, Azambuja voulut agir "avant que le Maure n'eût fait appel aux gens de son parti et à ceux de la campagne, qui formaient la principale force de la ville pour les choses de la guerre". Une nouvelle intervention de "ceux de la campagne" était à craindre, cette fois contre les Portugais qui ne pouvaient plus bénéficier du soutien du *leff* opposé qu'ils s'étaient aliéné. Aussi saisit-il le premier incident pour entamer l'épreuve de force. Bien que les gens de Safi aient disposé d'un armement non négligeable, arbalètes, espingardes et même bombardes, et qu'ils aient résisté vaillament, ils furent vaincus. Beaucoup d'entre eux quittèrent la ville comme 'Alī ben Washmān et les siens. Et Góis conclut: "C'est en l'année 1508 que la ville de Safi se trouva entièrement soumise à la Couronne de Portugal[44]". Mais elle était dans un triste état, en grande partie à cause de Diogo de Azambuja, ce qu'il ne dit pas.

(39) *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. XXVI, pp. 136-138. La lettre émanait de "Mouros moradores de vosa cidade de Çafim, e asi a cabilda de Lagrega (Ragrāga), e a de Aduquela" (Dukkāla). On peut noter que les 'Abda ne sont pas cités.

(40) D. de Góis/ R. Ricard., II-18, p. 33.

(41) *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. XXXIII, p. 186: "azm wāḥid hā'ulā' wa qabīla wāḥida wa laffun wāḥid wa ḥāl wāḥid".

(42) Ibid., doc. XXVIII, p. 146.

(43) Fort intéressante est la notation de Góis: "Haliadux se contenta de se mettre le doigt dans la bouche, ce qui était un signe de menace". (D. de Góis/ R.Ricard., II-18, p. 34).

(44) D. de Góis/R. Ricard., II-18, pp. 35-37.

Les Portugais restés maîtres se conduisirent de telle manière qu'ils achevèrent de mécontenter ceux des habitants qui y étaient demeurés. Certains d'entre eux, une fois Diogo de Azambuja destitué et remplacé par Pero de Azevedo, espéraient le retour de Yaḥyā u Tā'fuft[45].

Celui-ci a donc passé quelque temps au Portugal. Ce séjour paraît bien avoir eu pour la suite de sa carrière politique une importance considérable[46]. S'il n'a peut-être pas bien appris le portugais, il a fait connaissance du roi, d'un certain nombre de personnes à la cour, il a pu aussi acquérir une expérience du fonctionnement de la machine administrative et politique portugaise. Et surtout il a pu se rendre compte de la richesse et de la force de ce royaume en ces années fastes pour son économie. Habitué par sa culture à se mouvoir dans un univers de solidarités lignagères, il a compris que rien n'était possible sans tenir compte du poids de cette puissance à laquelle il avait tenté vainement de s'opposer. C'est certainement ce qui l'a guidé jusqu'à la fin.

On a très peu d'informations sur son retour à Safi. Góis dit seulement en reprenant les termes de Jean Léon l'Africain, comme si, là encore, il voulait en dissimuler les conditions qu'il était bien placé pour connaître: "le Roi le renvoya à Safi avec un traitement pour entretenir vingt cavaliers, et un brevet par lequel il le faisait capitaine du pays, vu qu'il connaissait les habitudes des gens mieux que ne le pouvait faire Diogo de Azambuja[47]". La ville étant passée sous l'administration directe du Portugal à partir de la conquête, Yaḥyā ne pouvait être utilisé que dans la campagne environnante. C'est là qu'on lui offrit de faire preuve de sa bonne volonté. Il finit par être caïd des 'Abda et des Gharbiyya, sans qu'on sache bien quand ni comment il parvint à cette responsabilité.

Une lettre de lui au roi D. Manoel, malheureusement non datée et en très mauvais état, écrite peu après son retour le montre à Kūntī (Canty), s'opposant à 'Ali ben Washmān et ses partisans qui tentaient de s'installer dans des lieux fortifiés d'où ils pourraient couper les communications. Il s'efforçait de faire revenir à Safi ceux qui l'avaient quittée et négociait avec les Awlād 'Amrān afin qu'ils laissent passer les caravanes. Dans son rôle de pacificateur, il apparaît plein de zèle pour le service du roi auquel il exprimait sa reconnaissance et sa loyauté[48].

---

(45) *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. XXXIII, pp. 177-189 (texte arabe), doc. XXXIII bis, pp. 190-202 (traduction).

(46) On ne sait malheureusement rien sur ce séjour. Nuno Fernandes y a vu l'origine des ambitions de Yaḥyā, poussé selon lui par des Juifs, ses amis. (*S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. LX, p. 353).

(47) D. de Góis/R. Ricard., II-18, pp. 33-34. Curieusement, il y revient un peu plus loin: "il vint au royaume se justifier auprès du Roi de certaines choses qu'on l'accusait d'avoir faites contre son service, sur lesquelles il s'expliqua si bien que le Roi, non content de lui accorder une récompense, lui attribua un traitement pour lui et vingt de ses familiers, avec le titre de caïd de la province de Duccala" (III-14, p. 74).

(48) A.N.T.T., *Fragmentos, Documentos de Marrocos*, maço 1, n° 47.

Yaḥyā réapparut-il à Safi avec Nuno Fernandes de Ataide, en 1510?[49] Son nom figure à côté de ceux de notables en tête du traité signé par la bourgade de Sarnu le 5 juin 1510 avec le capitaine de Safi[50]. Ce document montre qu'il y avait sa maison[51] et il a certainement joué un rôle actif dans la conclusion de cet accord, le premier d'une série consignés dans le *Livro de tributos*, heureusement conservé dans les archives de Lisbonne. Mais la perte du Castelo Real à ce moment, arrêta pour un temps le mouvement de soumission[52]. La tendance s'inversa et un regroupement assez large des tribus de la région tenta de reprendre Safi qui fut assiégée, sans succès, dans les derniers jours de 1510[53]. On ne sait rien de Yaḥyā pendant cette période, ce qui n'est pas sans poser des questions. A la différence de certains Juifs, il ne participa pas à la défense de la ville. Sa résidence hors de celle-ci l'en a-t-elle empêché? Ou est-il resté dans une prudente expectative ainsi que ses partisans? Son nom réapparaît dans l'acte de soumission des 'Abda du 13 octobre 1511. Elle s'est faite "en sa présence". Cette formule se retrouve dans les traités (*concertos*) consécutifs et nous allons voir la signification qu'il faut lui donner. Ce n'est pas un hasard si les 'Abda ont été les premiers à se soumettre aux Portugais, ils ne figurent pas parmi les assiégeants de Safi[54].

Lorsqu'en octobre 1511, Nuno Fernandes rentrait chargé du butin de sa razzia vers Kūntī (Conte), il rencontra Yaḥyā qui lui reprocha de ne pas l'avoir employé dans cette expédition: " S'il avait participé à cette affaire avec ses hommes, ils auraient pris plus de gens et conservé tout le bétail" qu'il avait fallu abandonner. Le capitaine lui fit ses excuses. "Le Maure les accepta comme il les entendait et prit congé de lui en le priant de l'employer dans toutes les choses qui se rapporteraient au service du roi D. Manuel son maître[55]". Damiao de Góis qui présente l'incident comme un témoignage de son ardeur à bien servir le roi, laisse déjà apparaître leur mésentente. Nuno Fernandes cherchait à se passer des services de Yaḥyā qui était persuadé d'avoir la confiance du roi et, à tort ou à raison, des prérogatives qui ne cédaient pas à celles du capitaine.

Selon le même auteur, c'est lui qui, avec ses hommes, vraisemblablement des 'Abda en majorité, est intervenu chez les Shiaẓma révoltés, leur a fait exécuter au début

(49) L. del Marmol, 1667, t. II, p. 84 l'affirme. D. Lopes qui ignorait certains documents, pensait qu'il nétait revenu qu'en 1511.

(50) A.N.T.T., *Nuclea Antigua*, L. 869, fol. 4, r°. (*Livro dos tributos reais com os Mouros e Alarves da cidade de Almydina, com toda a Duquela e terra de Xiatima com seus castelos que contribuyam aos reyes deste Reyna Os quaes cameçaram a pagar nos anos de 1510 e 1512).*

(51) Il faut sans doute identifier cette localité à celle appelée par Jean Léon l'Africain "Cent Puits", Jean Léon L'Africain, p. 122 (Aujourd'hui Mi'at Bir). Ces puits paraissent en fait être des silos (*maṭmūra-s*).

(52) On ne sait pas bien dans quelles circonstances cette position fut perdue. Certains points de l'étude de P. de Cenival, "Mogador", *S.I.H.M., Portugal, t. I*, pp. 120-127, seraient à reconsidérer à la lumière de documents inédits de la Torre do Tombo.

(53) Sur ce siège, voir *S.I.H.M., Portugal*, t.I, doc. XLV, pp. 271-280, doc. XLVII, pp. 284-296.

(54) *S.I.H.M., Portugal*, t.I, doc. XLV, pp. 277-278. Pas davantage n'y figurent les Ragrāga, Ratnāna et Dukkāla qui affirmaient faire partie du même *leff* et réclamaient le retour de Yaḥyā en 1509 (doc. XXXIII, p. 186).

(55) D. de Góis/ R. Ricard., III-14, pp. 72-73.

de 1512 les obligations des traités qu'ils avaient signés devant lui l'année précédente[56]. Nuno Fernandes manquait d'argent, il avait trop peu de soldats pour défendre Safi et lancer des expéditions pour soumettre les populations voisines[57]. Il n'était sans doute pas en état de refuser l'aide de Yaḥyā, d'autant que Safi était alors ravitaillée par les 'Abda, tribu sur laquelle son influence s'exerçait. Leur attitude favorable aux Portugais leur valait d'être menacés par des Sharqiyya restés hostiles[58].

Les luttes entre tribus arabes, leurs rivalités, leur stratégie, ont influé grandement sur la politique portugaise et le comportement de Yaḥyā. Elles expliquent en grande partie les difficultés qu'il a rencontrées pour asseoir son autorité. Les groupements proches de la côte, 'Abda et Gharbiyya, étaient sur la défensive, comme les restes des tribus berbères. Ils acceptaient, pour cette raison, plus facilement la présence portugaise dans laquelle ils pouvaient voir un recours contre leurs adversaires et le commandement d'un Berbère[59]. Mais en s'appuyant sur eux, les Portugais et Yaḥyā ne pouvaient guère se faire admettre des groupements conquérants situés dans l'intérieur, les Sharqiyya. Ceux-ci misaient davantage sur l'appui de *l'amīr* de Marrakech désireux d'étendre son autorité jusqu'au littoral ou sur celui du Waṭṭaside de Fès, voire plus tard sur les Portugais d'Azemmour qui ne s'entendaient pas au mieux avec ceux de Safi.

La tribu arabe des Gharbiyya affaiblie était en train de passer sous la domination d'une fraction importante des Sharqiyya, les Awlād 'Amrān[60] à la domination desquels le capitaine voulait les soustraire[61] et, pour ce faire, il avait encore besoin de l'aide du caïd. Entre mai et Août 1512, Nuno Fernandes et Yaḥyā semblent y être parvenus, puisqu'à cette date les Gharbiyya obéissaient à ce dernier ainsi que les 'Abda[62]. Or voici que l'amir de Marrakech venait tenter de détacher de la domination portugaise les tribus soumises[63]. En septembre probablement, c'est avec des combattants des deux tribus 'Abda et Gharbiyya que Yaḥyā affronta près de Kūz (Aguz), pratiquement sans l'aide des Portugais, Mawlāy Naṣr al-Hintātī, celui que les sources portugaises appellent le "roi de Marrakech" et lui infligea une défaite[64].

Les témoignanges sur ce combat divergent. Góis ne dissimule pas que Nuno Fernandes n'a pas engagé de Portugais dans cette affaire car il soupçonnait Yaḥyā de trahison. Mais il parle en termes louangeurs de l'action de ce dernier et dit que le

(56) Ibid., III-32, pp. 83-84.

(57) *S.I.H.M., Portugal*, doc. LIV, p. 315, Lettre de N. Gato 29 mai 1512; doc. LVII, p. 332.

(58) Ibid. t. I, doc. XLVIII, p. 298, Lettre de N. Fernandes 11 mars 1511.

(59) Parce que berbère, Yaḥyā aurait eu de la difficulté à se faire obéir des Arabes, (IBID. doc. CVI, p. 556).

(60) Le texte d'un *concerto* avec les Awlād 'Amrān confirme que ceux-ci ont des dépendants, parmi lesquels des Gharbiyya et des Sagha (A.N.T.T., *Nucleo Antiguo*, maço 869, fol.

(61) *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. L, p. 304, Lettre de N. Fernandes du 13 mai 1512.

(62) *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. LX, p. 341, Lettre de N. Fernandes 19 Août 1512: Yaḥyā s'est fait payer de fortes sommes des *Abida como Guarbya* et aussi des *Oulle Dambram*.

(63) D. de Góis/R. Ricard., III-33, p. 86.

(64) *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. LXII, pp. 358-359, Lettre d'Ibrāhīm ben Zamirū, 12 oct. 1512.

capitaine s'est repenti de son attitude et s'en est excusé[65]. Ibrāhīm ben Zamīrū, dans une lettre du 12 octobre, envoyée directement au roi D. Manoel dénonce le comportement de Yaḥyā dans cette bataille remportée malgré lui, prétend-il, et grâce aux 'Abda qui défendaient leur territoire. Il n'y a pas participé et, après la victoire, a fait libérer les prisonniers, de sa propre autorité, sans l'accord du capitaine. De tels agissements devraient le faire destituer, conclut-il[66]. La crise de confiance entre le chef portugais et le chef musulman est antérieure à cette bataille qui semble, par son issue, en avoir différé l'éclatement puisque la lettre du roi convoquant Yaḥyā à Lisbonne, datée du 22 novembre 1512, n'a pas été utilisée par Nuno Fernandes[67].

La puissance grandissante de Yaḥyā, qui avait su se rendre indispensable, inquiétait le capitaine et contrariait certains intérêts. Sa place d'intermédiaire quasi exclusif entre le pouvoir portugais et les tribus privait ceux qui auraient aimé jouer ce rôle des bénéfices qu'ils en escomptaient. D'autres notables, voyant la réussite de l'ancien caïd de Safi grâce à l'appui portugais, ont pu être tentés de suivre le même chemin. Des Juifs, qui négociaient pour le compte des Portugais avec les populations avoisinantes, en même temps qu'ils faisaient des affaires, se sont montrés des adversaires résolus de Yaḥyā, en particulier Ibrāhīm ben Zamīrū[68]. Il a dénoncé au capitaine et au roi ses prévarications, ses abus de pouvoir, son ambition, son double jeu et l'a accusé de préparer une trahison. Tout un dossier a été constitué contre lui, à partir de certaines de ses décisions administratives, de témoignages, notamment de notables hostiles à son pouvoir[69].

Nuno Fernandes de Ataide, dans une lettre du 19 août 1512, accusait Yaḥyā d'avoir outrepassé ses attributions. Il expliquait au roi qu'il ne l'avait fait figurer comme tiers dans ces traités que pour complaire aux Maures et faciliter la perception des impôts[70]. En faisant ainsi paraître l'ancien caïd de Safi, il faisait croire que celui-ci avait encore un pouvoir, alors qu'il entendait bien ne faire de lui qu'un figurant. Cette situation ambigüe devait attiser le conflit entre les deux hommes. Yaḥyā ne pouvait se satisfaire du rôle de marionnette qu'on voulait lui faire jouer. Il savait que sans lui la conclusion des accords aurait été plus difficile, voire impossible. Le capitaine pensait peut-être que Yaḥyā aurait pu se contenter d'avantages que lui valait sa prestation: on lui faisait des cadeaux, et il est vraisemblable qu'il en demandait pour le prix de son

(65) D de. Góis / R. Ricard., III-35, pp. 92-93. Les Portugais de Safi, dépités de ne pas avoir eu part au butin, reprochèrent au capitaine son abstention.

(66) S.I.H.M., Portugal, t. I, doc. LXII, pp. 359-360. Il attribue à Yaḥyā un plan compliqué pour se débarrasser du capitaine. C'est lui qui aurait appelé le Hinṭātī. Les Gharbiyya, directement sous son autorité, en reculant, auraient entraîné les 'Abda et les auraient fait écraser. Ensuite, avec les Dukkāla, les gens d'al-Madīna et les Awlād 'Amrān, ils auraient marché contre Safi, amené le capitaine à faire une sortie et l'auraient tué.

(67) Ibid., doc. CXIV, p. 597, note 1. C'est seulement en 1514 que Nuno Fernandes s'en est servi pour se débarrasser de Yaḥyā ū Tā'fuft.

(68) Ibid., doc. XLVI, pp. 281-283: Ibrāhīm ben Zamīrū se propose le 3 janvier 1511 comme intermédiaire pour négocier avec al-Madīna al-Gharbiya la soumission de cette ville et de localités qui en dépendent.

(69) Ibid., doc. LV, pp. 316-319, LVI, pp. 326-327, LX, pp. 338-353, LXII, pp. 357-361, LXIII, pp. 362-363, LXV, pp. 370-371, LXVII, pp. 378-380, LXVIII, pp. 381-384, LXIX, pp. 385-386.

(70) Ibid., doc. LX, p. 338: "nam ouvera mais que fazer somente arrequadar hos trebutos descansadamente".

intervention. On sait qu'ils manifestent dans cette société la reconnaissance du pouvoir[71]. Nuno Fernandes, prompt à l'accuser au moment où il voulait se défaire de lui, aurait accepté de fermer les yeux sur beaucoup de ces profits si Yaḥyā n'avait pas prétendu exercer réellement une autorité qui portait ombrage à la sienne.

Il insistait sur ce qui risquait de toucher le plus D. Manoel: le chef maure se comportait en prince indépendant, légiférait en son nom, sans faire référence au roi de Portugal[72]. Et il est vrai que dans une pièce du dossier, une ordonnance de Yaḥyā[73] donnant un chef à une tribu et un règlement coutumier (*ʿurf*), il s'intitule sultan, ce qui n'a pas le sens précis qu'on est habitué à donner à ce mot de nos jours, mais détenteur du pouvoir. Dans une autre, datée de juin 1512, il se présente comme "celui à qui appartiennent l'autorité et les décrets souverains dans la ville de Safi"[74]. Est-ce à dire qu'il se considérait toujours comme détenteur légitime d'un pouvoir qui lui permettait de gouverner la campagne environnante? On ne sait comment son statut et ses relations avec le capitaine de Safi avaient été définis à Lisbonne, puisque Góis n'en dit rien pour cette période.

Il paraît évident, en tous cas, que pour obtenir la confiance, être obéi, Yaḥyā ne pouvait se présenter comme un simple exécutant des décisions du roi ou du capitaine. Celui-ci aurait bien dû en être conscient, et probablement le savait-il, mais une fois la pacification réalisée, il refusait d'en partager les résultats avec le Musulman. Il avait peut-être l'illusion qu'il pourrait se passer de lui ou qu'il pourrait le remplacer par un ou des personnages de moindre relief, plus dociles.

Nuno Fernandes terminait sa lettre par un éloge des Juifs qui rendaient, disait-il, de grands services et des gens d'al-Madīna al-Gharbiyya contre laquelle pourtant il avait fait, peu de temps auparavant, une expédition infructueuse[75]. Cette ville proche de Safi était également le lieu de luttes pour le pouvoir. Contre Yaḥyā qui cherchait à en prendre le contrôle, le capitaine appuyait Mimūn Mūsa Dardeiro, un interprète juif agent de Nuno Fernandes, qui travaillait dans ce sens, et paya de sa vie son action: plusieurs témoins attestent qu'il fut assassiné quelques mois plus tard par Yaḥyā ou sur son ordre[76]. Le rabbin Ibrāhīm ben Zamirū, dès ce moment l'adversaire le plus résolu du caïd, allait le rester. Il accumulait contre lui les plus graves accusations[77], que le capitaine ne faisait souvent que reprendre. Cette hostilité semble s'expliquer par une opposition d'intérêts.

La fonction d'intermédiaire entre les autorités portugaises et les pouvoirs locaux était, semble-t-il, en jeu, avec les profits qui y étaient attachés. Le rabbin avait eu un rôle important dans les événements qui avait conduit à l'occupation militaire de

(71) Exemples de ces profits, cadeaux plus ou moins forcés, doc. LX, pp. 340-34.

(72) Ibid., doc. LX, pp. 338-351.

(73) Ibid., doc. LVI, p. 326 (texte arabe) et LVI bis p. 328 (traduction).

(74) Ibid., doc. LV, p. 316 (texte arabe) et LV bis, p. 321, (traduction).

(75) Sur cette expédition: D. de Góis/Ricard., III-33, p. 86.

(76) *S.I.H.M., Portugal*, t. I., doc. LXV, p. 371, doc. LXIX, pp. 385-386 est doc. CXXII, p. 624.

(77) Ibid., doc. LXII, pp. 357-361. Cf. doc. CXXII, pp. 621-629.

Safi en 1508[78]. Sans doute en récompense de services rendus, le roi de Portugal l'avait nommé à la tête de la communauté juive locale[79]. Au moment où la ville était assiégée, il s'est activé pour obtenir des soumissions, et il s'en est targué pour demander au roi D. Manoel d'obtenir que Nuno Fernandes l'accrédite officiellement comme négociateur[80]. Certains membres de la famille Zamīrū avaient occupé en Espagne des charges de fermiers de divers impôts: ils étaient fortunés et avaient l'expérience des affaires[81]. Expulsés en 1493, ils avaient peut-être transité par le Portugal avant de s'installer à Safi. Très vite, sans qu'on sache bien comment, ils y sont parvenus, et ont eu des activités économiques. Leur pratique de la langue castillane leur a permis de communiquer avec les Portugais, marchands et militaires, qui ont débarqué nombreux à Safi vers 1498-1510[82]. Un peu plus surprenante est la connaissance de l'arabe qui a fait de certains des interprètes, puis des agents diplomatiques[83]. En somme, les Juifs et en particulier les Zamīrū pensaient pouvoir s'attribuer le rôle lucratif d'intermédiaires entre Portugais et Musulmans marocains. Or, dans cette fonction de relai, la présence de Yaḥyā ū Tā'fuft pouvait réduire leur champ d'activité[84]. Il est impossible de dire si le rabbin l'a, le premier, dénoncé au capitaine ou si c'est celui-ci qui a sollicité des témoignages. Quoi qu'il en soit, certains Juifs et des officiers portugais voyaient d'un mauvais oeil s'élargir sur le terrain l'autorité du caïd. D'autres Juifs, au contraire, c'est apparemment le cas d'Isḥāq ben Zamīrū, soutenaient Yaḥyā[85].

En août 1512 pourtant, le capitaine de Safi ne croyait pas pouvoir l'éliminer sans risques. A la fin de son acte d'accusation, il assurait qu'il serait patient avec lui et lui donnerait la chance de s'amender[86]. En vérité, il devait encore avoir besoin de lui et tant qu'il pensait pouvoir encore l'utiliser, il le gardait à ses côtés, tout en ayant préparé les armes pour se débarrasser de lui. La méfiance était bien installée et les relations avec les tribus ralliées, *les Mouros de pazes*, se sont avérées difficiles, avivées par des susceptibilités de part et d'autre. Le partage du butin, l'attitude au combat et après, alimentaient les griefs et les soupçons. Une cohésion a pu se maintenir entre les

(78) D. de Góis/R. Ricard., II-18, p. 30.

(79) *S.I.H.M., Portugal*, t. I, p. 175, note 1: Lettres patentes de D. Manoel du 5 juin 1510, confirmant le rabbin Ibrāhīm, juif, médecin, habitant Safi, dans son office de grand rabbin comme l'avait fait Diogo de Azambuja, et revenant sur la nomination d'Isḥāq ben Zamīrū faite antérieurement.

(80) Ibid., doc. XLVI, pp. 281-283.

(81) On trouve sur cette famille dans les archives espagnoles un certain nombre de références, notamment au moment de l'expulsion.

(82) Les premières lettres d'Ibrāhīm ben Zamīrū sont écrites en castrillan, puis dans un portugais incorrect, mêlé de termes et d'expressions castillanes. (*S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. XLVI, pp. 281-283.

(83) Le rabbin Ibrāhīm intervient dans des négociations avec Azemmour en 1510: *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. XXXVIII, p. 231. Cf. D. de Góis/ R. Ricard., III-46, p. 98.

(84) Le conflit ne semble pas avoir été immédiat cependant. Il semblerait même que le rabbin ait cru bon de travailler pour ou avec Yaḥyā. Cette hypothèse se fonde sur un document malheureusement non daté et en mauvais état, une traduction d'une lettre de lui de la main d'Ibrāhīm ben Zamīrū. (A.N.T.T., *Fragmentos, Documentos de Marrocos*, maço 1, n° 47). On reconnait son écriture identique à celle d'une lettre qu'il a adressée au secrétaire d'Etat Antonio Carneiro, de Safi un 26 mars et son castillan à peine mâtiné de portugais, semblable à celui du doc. XLVI, pp. 281-283.

(85) *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. CX, p. 573: "muita amizade que tem com ihea".

(86) Ibid., doc. LX, p. 352.

Portugais et leurs auxiliaires du fait des attaques de *l'amīr* de Marrakech, du sultān Waṭṭāside et bientôt du Sharif sa'adien, dont l'entrée en lice au cours de l'année 1513 a compliqué le jeu politique.

La situation a, dans un premier temps, été favorable aux Portugais. Lorsque la prise d'Azemmour, le 3 septembre, eut manifesté la puissance du Portugal, des tribus ont envisagé d'accepter sa tutelle. Mais cet événement allait provoquer l'intervention waṭṭaside dans la région. Dans l'immédiat, Yaḥyā ū Tā'fuft tenta d'élargir son territoire en soustrayant des tribus à l'obédience du Hinṭātī. L'ex-vice-roi de Marrakech se devait de réagir, il s'allia aux Sa'adiens. Mais l'intrusion de ces acteurs aux ambitions rivales était pour lui une menace dans un assez court terme.

On a très peu de renseignements sur l'activité de Yaḥyā au cours de cette année 1513. Ses relations avec Nuno Fernandes semblent s'être améliorées, puisqu'en octobre le capitaine écrivit au roi de remercier le caïd[87]. La prise d'Azemmour avait fait fuir beaucoup d'habitants d'al-Madīna al-Gharbiyya; or il était important pour Safi d'y maintenir une population. Nuno Fernandes qui en avait pris possession, en donna le commandement à Yaḥyā[88]. Les circonstances l'amenaient donc à faire appel à celui qui, peu avant, s'efforçait contre lui d'en prendre le contrôle par l'intrigue et la force. Cette décision élargissait le champ d'autorité de Yaḥyā. Le capitaine comptait qu'il y ramènerait ses partisans. Selon Góis, "la ville se repeupla et redevint plus prospère qu'auparavant", ce qui est sûrement exagéré, et ne dura pas longtemps.

Le chroniqueur dont la chronologie est souvent incertaine, rapporte à 1512 une série d'engagements livrés par Yaḥyā et Lopo Barriga, le combatif *adail* de Safi. Certains qui l'opposèrent au Sharif, ou se déroulèrent au sud du Tensift, ne peuvent avoir eu lieu qu'en 1513, mais peut-être après la prise d'Azemmour[89]. L'allié marocain donnait satisfaction; une certaine confiance était revenue, puisque des contingents portugais coopéraient avec lui sur le terrain.

On en sait un peu plus pour l'année 1514. Au début de celle-ci, en compagnie du gendre du capitaine et de *l'adail*, Yaḥyā alla "jusque près des Monts Clairs" (de l'Atlas) attaquer des douars des Awlād Mṭā'. Un butin considérable fut ramené à Safi[90]. Selon l'accord qui avait été conclu, les prisonniers revenaient aux Portugais et le bétail aux *Mouros de pazes*. Il y avait là de quoi satisfaire les uns et les autres. Peu après, sans doute à la mi-février, la bourgade de Tednest fut occupée. Les Sa'adiens qui s'y étaient établis l'évacuèrent à la suite de la défaite que Yaḥyā leur infligea à peu de distance de ce lieu. Góis note, comme sans y prendre garde, que "Cide Iheabentafuf

---

(87) Ibid., doc. LXXIX, p. 444.

(88) D de Góis/ R. Ricard., III-47, p. 109. "Il en donna le commandement à Cide Iheabentafuf, dont il reçut l'hommage au nom du Roi".

(89) Ibid., III-35, pp. 91-92.

(90) Ibid., III-69, pp. 132-133. "cinq cents captifs, sans compter quatre cents chameaux, plus de mille bêtes à cornes et de vingt mille têtes de petit bétail. "Les chiffres donnés par N. Fernandes de Ataide sont différents: 420 captifs, 10 000 têtes de petit bétail, 6 000 bovins, 1500 chameaux, 600 ânes, 60 chevaux et sept juments. (*S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. LXXXVIII, pp. 480-481).

avec les siens engagea la bataille tandis que Nuno Fernandes restait tranquille sans faire bouger ses hommes". Une fois le Sharif en déroute, il aida à achever la victoire[91]. Sa méfiance ne venait, peut-être, que de la plus élémentaire prudence tactique: il voulait éviter que les Portugais soient entraînés dans un possible reflux de la cavalerie marocaine alliée. On ne peut écarter l'idée qu'il craignait comme précédemment une trahison.

A la suite de ces succès, l'attaque et la prise de Marrakech, conséquence logique de celle d'Azemmour, paraissait possible. Des contingents portugais importants des deux places littorales, avaient l'aide de tribus alliées. Mais les deux capitaines, jaloux l'un de l'autre, ne s'entendaient pas et surtout l'avance vers l'Umm Rbī' d'une forte armée waṭṭāside leur fit abandonner ce projet[92]. Bien des responsables portugais avaient refusé de croire à une menace annoncée dès la fin de 1513[93]. Ils craignaient maintenant que, devant Mawlāy Naṣr, un frère du sultān de Fès, les tribus et les bourgades, dont la soumission récente était fragile, ne fissent massivement défection[94].

Portuguese officials refused to believe a threat made at the end of 1513. They now feared that Mawlây Nasr, brother of the Sultan of Fez was supported by the tribes and towns that recently submitted had defected.

Une lettre en arabe de Yaḥyā, probablement de la mi-mars, envoyée à son oncle et aux habitants de Darnu pour les rassurer, nous apprend qu'il était dans l'attente, campé au bord du Tensift, et qu'il avait acheté autant de chevaux qu'il avait pu[95]. Peu après, le 14 avril 1514, il participa à la bataille près de Bou L'wān, dite "du vendredi Saint" par les Portugais. Il avait pris position près de ce lieu dès la fin mars[96]. Ce combat connu par plusieurs sources[97] se déroula dans une grande confusion et aurait pu tourner au désavantage des Portugais. Yaḥyā, à la tête de 1500 lances des Gharbiyya et 'Abda[98], y prit une part modeste; ses hommes, voyant les troupes waṭṭāsides ébranlées par le premier choc de la cavalerie portugaise, se débandèrent pour aller piller la campagne. Les *Mouros de pazes* n'en eurent pas moins la part du butin qui leur revenait: l'or, l'argent, le bétail. L'attitude de Yaḥyā dans ces

---

(91) D.de Góis/ R. Ricard., III-49, pp. 114-115. Là encore Góis se réfère aux "écrivains maures", c'est à dire à Jean Léon l'Africain. La date qu'il donne est fausse, ce ne peut être 1513, puisque Nuno Fernandes est rejoint aussitôt par un contingent d'Azemmour commandé par D. Joao de Meneses, lequel avait succédé au duc de Bragança qui avait conquis la ville en septembre 1513. Sur la date voir aussi *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. XCIII, p. 507 et 510.

(92) D. de Góis /R. Ricard., III-49, pp. 116-117.

(93) *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. LXXXIV, pp. 462-463, doc. LXXXVII, p. 478. D. Manoel, le 5 janvier 1514, ne croyait pas qu'Azemmour ait été menacée, pas plus que Rui Barreto, le 21 février, qui parlait de conquérir Marrakech ou Salé (doc. XCI, pp. 491-501). En avril, le roi jugeait toujours la venue du "roi de Fès" peu probable (doc. CIII, pp. 542-544).

(94) Ibid., doc. XCIII, pp. 506-511; XCIV, pp. 512-513; C, p. 532; CI, pp. 535-539.

(95) Ibid., doc. XCV, pp. 514-515.

(96) Ibid., doc. XCVI, pp. 518-519.

(97) Jean Léon L'Aricain, pp. 124-125, il en a été le témoin oculaire. Une brève lettre de D. Joao de Meneses: *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. CII, pp. 540-541. La chronique de B. Rodrigues., *Anais de Arzila*, 1915, t. I, pp. 112-116. Enfin D. de Góis/R. Ricard., III-50, pp. 118-122.

(98) Jean Léon parle de 2000 cavaliers arabes du côté portugais, Bernardo Rodrigues de 6000, mais ne mentionne pas Yaḥyā. Noter que chez les Marocains, la "lance" correspond à un combattant, alors qu'elle est comptée pour deux chez les Portugais.

circonstances est sévèrement appréciée par Nuno Fernandes, dans sa lettre au roi du 12 septembre il est vrai, où il accusait le caïd et demandait qu'il fût convoqué à Lisbonne[99].

Malgré sa défaite, l'armée waṭṭāside demeura dans la région d'Azemmour et de Safi, sans toutefois s'attaquer à ces places-fortes. Son objectif paraît bien avoir été de châtier en les ruinant les populations qui s'étaient soumises aux Portugais. Mawlāy Nasr visait spécialement Yaḥyā et son domaine, Sarnu. Il essaya de persuader Yaḥyā d'abandonner le parti du Portugal en lui promettant le pardon et des avantages. Mais il fut battu et obligé de s'éloigner parce que les puits avaient été empoisonnés. Il se dirigea alors vers Marrakech avec l'intention de s'en rendre maître[100].

Dans cette tempête où beaucoup de tribus alliées ont lâché les Portugais, Yaḥyā et celles qu'il commandait sont restées fidèles. Là encore, on peut dire que lui et ses hommes défendaient leur bien. Ils l'ont fait avec une détermination telle que le commandant d'une flotte qui avait dû stationner devant Azemmour pendant ces événements, faisait de lui, peu après, un grand éloge. Il suggérait au roi D. Manoel de le récompenser en lui octroyant une pension et proposait aussi pour accroître son prestige, en particulier aux yeux des tribus arabes, de lui accorder une garde de cent cavaliers. Le coût en serait largement compensé par le paiement des impôts qu'ils permettraient d'obtenir. Comme les Sharqiyya répugnaient à se trouver réunis sous le commandement de Yaḥyā avec les Gharbiyya, leurs ennemis traditionnels, il conseillait de créer pour eux un commandement analogue[101]. Cette idée parut bonne au roi puisqu'il la mit rapidement à exécution. Góis nous a gardé la copie de sa lettre du 6 septembre 1514 adressée à Nuno Fernandes lui faisant part de cette décision[102]. D. Manoel, voulant éviter de froisser Yaḥyā, lui renouvelait sa confiance et le considérait comme le "principal capitaine", celui qui en certaines circonstances aurait le commandement de tous les *Mouros de pazes*. Mais quand cette lettre fut rédigée à Lisbonne, Yaḥyā avait été envoyé au Portugal quelques jours auparavant, le 31 août, par Nuno Fernandes de Ataide[103].

On ignore ce qui a fait éclater la crise qui couvait depuis 1512 au moins. Le 22 août D. Manoel avait fait donation, selon les formes, à son vassal et à ses descendants directs, de Sarnū et l'en avait avisé le 25 par une lettre fort élogieuse pour ses services[104]. Supposer que ces faveurs étaient destinées à donner le change n'est guère vraisemblable. La décision est venue du capitaine de Safi, qui a fait servir la lettre royale du 22 novembre 1512 convoquant Yaḥyā à Lisbonne, en modifiant la date[105]. Sa longue lettre du 12 septembre au roi accumule des accusations plus ou moins graves[106]. La plus sérieuse est que Yaḥyā a, en maintes circonstances, agi de façon à faire croire

(99) *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. CXXIII, p. 634.

(100) Ibid., doc. CV, p. 550; D. de Góis/R. Ricard, III-51, pp. 123-124.

(101) *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. CVI, pp. 555-556.

(102) D. de Góis de/R. Ricard., III-53, pp. 127-130.

(103) *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc CXVIII, p. 606; CXIX, pp. 607-608.

(104) Ibid., doc. CXVI, pp. 601-602 et note 3 p. 602.

(105) Ibid., doc. CXIV, pp. 596-597 (août 1514). Voir note 1 p. 597.

(106) Ibid., doc. CXXIII, pp. 631-637.

aux "Maures" qu'il était leur souverain, faisant fi de la suzeraineté portugaise et de l'autorité du capitaine. Celui-ci pensait sans doute que c'était le point le plus susceptible de courroucer D. Manoel. Pour étayer l'accusation de trahison, il ne trouvait guère que des propos rapportés, et interprétait le recrutement de *mukhazni-s* et l'achat de chevaux dans ce sens. A l'en croire, il allait partir avec eux s'installer dans une forteresse des Shiaẓma et entraîner derrière lui les 'Abda et les Gharbiyya. C'est ce qui avait rendu urgent de l'envoyer au Portugal. Le reste, y compris quelques meurtres ou tentatives de meurtre de fidèles du capitaine, paraît de moindre gravité. Chose remarquable, il chargeait Ibrāhīm ben Zamīrū de détailler au roi tous les méfaits de Yaḥyā et le rabbin partit avec un long mémoire dans lequel l'acharnement à voir dans les agissements de Yaḥyā la volonté de trahir, se trouve encore accentué[107].

Il ne saurait être question ici d'examiner la validité de ces accusations. Certaines proviennent de toute évidence de mauvaises interprétations. La constitution d'une garde à cheval, qui avait peut-être l'agrément du roi, était nécessaire pour asseoir une autorité. Yaḥyā ne pouvait apparaître inférieur en dignité aux caïds du sultān de Fès, sous peine de perdre sa crédibilité. De même, il ne pouvait pour être suivi, ouvertement se réclamer du Portugal. Toute la question est de savoir s'il ne rêvait pas de créer à son profit un vaste commandement, à l'abri des places portugaises et au détriment des pouvoirs régionaux ou locaux.

Il est curieux que Yaḥyā ait été éloigné au moment où il aurait pu, semble-t-il, militairement et politiquement être utile. Certes le danger waṭṭaside s'était éloigné, et la percée sa'dienne avait échoué, du moins les Portugais pouvaient-ils avoir cette impression. *L'amīr* de Marrakech, Abū 'Alī Naṣr al-Hintātī, qui se sentait menacé de toutes parts semblait alors résigné à un rapprochement avec le Portugal, voire à une soumission. Des négociations se déroulaient à ce moment sur lesquelles on n'a que peu de lumières[108]. Yaḥyā était pour lui un adversaire déclaré. N'aurait-il pas demandé, en contrepartie de son ralliement, l'éloignement d'un rival dangereux? Ou Nuno Fernandes qui rêvait d'entrer en triomphateur dans Marrakech, à la suite d'une victoire ou d'un traité, n'aurait-il pas écarté celui qui lui faisait de l'ombre? L'hypothèse n'est pas gratuite, le capitaine affirmait un peu plus tard que, depuis le départ de Yaḥyā, les relations avec Mawlāy Muhammad al-Hintātī, le "Seigneur de la Montagne", s'étaient améliorées[109]. Voulant se réserver la gloire de pénétrer dans cette ville mythique, Nuno Fernandes avait refusé de collaborer avec D. Joao de Meneses[110]; encore moins devait-il envisager de partager les lauriers avec un chef musulman dont il supportait très mal la présence et la nécessité de lui abandonner une part très importante du butin. N'oublions pas, si nous voulons comprendre les raisons profondes du conflit entre le

(107) Ibid., doc. CXXII, pp. 621-629. Le rabbin, selon Nuno Fernandes, jugeait Yaḥyā plus dangereux que le Sharif (doc. CXXIII, p. 636).

(108) Ibid., doc. CXII, pp. 587-589, lettre de D. Manoel à Mawlāy Naṣr, 8 août 1514; CXIII, pp. 590-595, instructions pour Fernáo Dias, 10 août 1514.

(109) Ibid., doc. CXXX, p. 663. Il faut noter que peu après, en décembre, le Sharīf fit des ouvertures de négociations au capitaine de Safi (doc. CXXXII, p. 668). Ce fait confirmerait l'alliance des Hintāta et des Sa'adiens.

(110) D. de Góis /R. Ricard., III-49, p. 116.

capitaine de Safi et le caïd de Dukkāla, que la guerre était aussi une activité économique et qu'elle devait rapporter, tout comme l'exercice du pouvoir.

Nuno Fernandes savait que Yaḥyā ne manquait pas d'appuis au Portugal. Il craignait son retour comme un désaveau. Aussi réitéra-t-il ses accusations un mois plus tard, tout en affirmant que la situation était meilleure que jamais[111]. En décembre, le bruit d'une prochaine arrivée de Yaḥyā renvoyé par le roi, à qui il aurait promis de lui conquérir Marrakech avec un revenu considérable, le mit en fureur. S'il revenait, ou lui le tuerait ou il serait tué. Il mettait D. Manoel en demeure de choisir entre eux deux, réitèrait ses accusations, en formulait de nouvelles, prédisait les pires déboires si l'on persistait dans ce projet. Il assurait que depuis le départ de son ennemi tout allait mieux, les relations s'amélioraient entre les tribus soumises et avec d'autres qui envisageaient leur soumission[112]. Nuno Fernandes ne pouvait supporter de partager l'autorité, voulait être le seul maître, le seul représentant du roi et prétendait que cette formule était la meilleure. Or celui-ci, comme n'importe quel chef politique, devait avoir "plusieurs fers au feu", pouvoir jouer de l'émulation, de la rivalité entre ses subordonnés. La colère du capitaine révèle l'importance de Marrakech dans le conflit avec Yaḥyā. Il voulait se réserver le mérite de la conquête ou de la soumission de cette ville-symbole.

Dans cette lettre est soulevée clairement la question capitale de la nature du pouvoir et des objectifs de Yaḥyā. Nuno Fernandes l'accusait de s'être posé en chef indépendant devant les Musulmans, de leur avoir fait croire que les impôts lui revenaient, que les Chrétiens lui obéissaient. Il feignait d'ignorer que, sans ces affirmations, les redevances n'auraient pas, ou difficilement, été payées. Il accusait Yaḥyā d'en garder une partie, mais n'allait pas jusqu'à dire que le roi était privé de ses revenus. Les exactions du caïd, commises grâce à sa garde de cent mukhazni-s auraient permis d'accumuler des sommes qui devaient servir contre Nuno Fernandes et contre le roi. Le plan de Yaḥyā était de se servir de l'appui du roi pour acquérir du crédit dans tout le pays afin d'en devenir le maître. S'il n'avait pas trahi, c'est qu'il attendait son heure, le moment où les Portugais seraient affaiblis. Certaines apparences donnaient une consistance aux accusations qui ne sont pas invraisemblables. Tout ceci est extrêmement grave, mais ne peut être vérifié.

Dans deux autres lettres de décembre 1514, Nuno Fernandes se montrait encore préoccupé par l'éventualité d'un retour de Yaḥyā à Azemmour. S'il en était ainsi, il n'oserait plus sortir de Safi, disait-il, de peur d'être trahi et aussi parce qu'il se sentirait déconsidéré aux yeux des Arabes. C'est avouer qu'il leur avait présenté le départ de Yaḥyā de telle manière qu'il perdrait la face si celui-ci revenait[113]. Il cherchait de nouveaux témoignages contre lui pour lui ôter tout espoir de jamais revenir. Si lui-même avait opiné autrefois qu'il fallait envisager cette éventualité, c'était par crainte que son départ ne causât quelque trouble dans les tribus mais, il insistait là-

(111) *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. CXXV, pp. 643-648.

(112) Ibid., doc. CXXX, pp. 659-663.

(113) Ibid., doc. CXXXI, pp. 664-666.

dessus, tout était calme[114]. Dans toutes les lettres du capitaine qui suivent, jusqu'à sa mort en mai 1516, il n'est plus question de ce retour redouté. C'est sans doute qu'il avait été rassuré sur ce point.

L'année 1515 a été pour les Portugais une période de grands espoirs suivis bientôt d'une amère désillusion avec le désastre de la Mamora. A la mi-janvier, Marrakech leur paraissait à portée de la main. Elle allait être prise, on y couronnerait un Infant. A en croire Alvaro de Ataide, *l'amīr* et les habitants tremblaient à la vue des Portugais et leurs alliés près de ses murs. *Les Mouros de pazes*, enrichis par le pillage, étaient fort contents et, loin de regretter Yaḥyā, estimaient qu'il les aurait menés au désastre. Ce militaire en concluait qu'il fallait ne laisser aucun soutien aux Maures pour qu'ils demeurent soumis, qu'ils ne puissent s'appuyer que sur le roi[115]. On reconnait la philosophie de Nuno Fernandes.

On ne sait rien sur le séjour de Yaḥyā pendant vingt deux mois au Portugal, jusqu'en juillet 1516. Le don d'un vêtement d'honneur en novembre 1514, peu après son arrivée[116], signifie que D. Manoel lui gardait sa confiance. Il semble qu'à ce moment là le roi ait modifié sa stratégie au Maroc. L'intervention wattaside en Dukkala l'avait probablement convaincu qu'au lieu de viser Marrakech[117], il fallait s'en prendre à l'ennemi principal, le Waṭṭāside, le fixer au nord pour qu'il ne puisse s'opposer à la pénétration portugaise au sud, verrouiller son domaine. Dans cette nouvelle optique, le rôle de Yaḥyā devenait de toute façon secondaire.

La construction d'une forteresse à l'embouchure du Sebou n'était qu'une première étape. Une seconde devait être édifiée aussitôt après à Anfa[118]. L'échec sanglant et coûteux d'août 1515 à la Mamora[119] fit renoncer à ce plan et eut de lourdes conséquences pour la politique portugaise. Il amorçait un recul inexorable. Nuno Fernandes redoutait à juste titre les effets d'une défaite sur les tribus de la région de Safi aux prises les unes avec les autres et très troublées par la venue du Waṭṭaside à la fin de juillet, après la moisson[120]. Pour rétablir la situation, il dut, au lieu de sévir, proclamer une amnistie en septembre[121].

(114) Ibid., doc. CXXXII, pp. 667-669.

(115) Ibid., doc. CXXXVI, pp. 678-680.

(116) Ibid., doc. CXXVII, p. 651. C'est le geste traditionnel d'un prince musulman pour honorer un serviteur. Yaḥyā a dû y être sensible.

(117) La ville fut attaquée le 23 avril 1515, mais secourue par les Sa'adiens. D. de Góis / R. Ricard., III-74, pp. 143-147. P. de Cenival., "Expédition contre Marrakech", *S.I.H.M., Portugal*, t. I, pp. 687-692.

(118) D. de Góis /R. Ricard., III-76, pp. 149-150. *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. CXLII, p. 717.

(119) D. de Góis /R. Ricard., III-76, pp. 149-153. *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. CXXXIX, pp. 703-706; CXL, pp. 708-712; CXLI, pp. 714-716; CXLIII, pp. 718-720; CXLV, pp. 726-727; CXLVI, pp. 729-731. P. de Cenival, "L'expédition de la Mamora", ibid. pp. 695-702.

(120) *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. CXLVII, pp. 732-735. Cf. aussi les craintes exprimées par Alvaro do Tojal le 21 août, alors que la nouvelle du désastre n'est pas encore connue des tribus: doc. CXLIX, pp. 741-744.

(121) Ibid., doc. CLIII, pp. 759-760. V. aussi le tableau qu'il fait peu auparavant de la situation en Dukkala et à Safi, doc. CLII, pp. 755-758.

Le capitaine de Safi lança encore des expéditions, certaines très hardies jusque dans l'Atlas, à la fin de 1515 et au début de 1516[122]. Il fut tué au retour d'une razzia sur un douar des Awlād 'Amrān au mois de mai. Sa mort provoqua un désordre qui aboutit à un grave revers. Une bonne partie des Portugais de Safi furent tués ou pris par les Awlād 'Amrān et...par les alliés qui se jetèrent sur la troupe en difficulté[123]. Une panique se produisit à Safi, et la plupart des tribus soumises reprirent leur liberté. La disparition de Nuno Fernandes signifiait pour elles la fin de la domination portugaise: résultat logique de sa politique d'élimination de tous les relais.

C'est dans ces conditions, deux semaines après le nouveau capitaine, D.Nuno Mascarenhas, que Yaḥyā fit son retour, le 21 juillet, comme *alcaide de todo Duquella*. Selon sa lettre de nomination, il avait les mêmes pouvoirs que lorsqu'il était caïd de 'Abda et Gharbiyya. Il aurait le quint du butin, ferait rendre justice selon la coutume des tribus. Comme insignes de sa fonction, lui seraient remis la bannière royale et un tambour. Sa garde de cent cavaliers serait équipée par le roi. Il devrait faire exécuter les ordres de celui-ci transmis par les capitaines et veiller au paiement des impôts. Pour éviter certains errements passés, on lui précisait les conditions dans lesquelles il aurait le commandement en chef des contingents de Dukkala; on lui rappelait qu'il devrait obéir aux capitaines-gouverneurs comme si c'était le roi lui-même et qu'il ne devrait nommer personne à aucune charge sans son accord, mais qu'il pourrait déléguer à des Musulmans la perception des redevances dues au roi[124]. Ce document est intéressant parce qu'il montre l'évolution du statut de Yaḥyā. Il insiste sur sa subordination au roi et aux officiers portugais, comme pour couper court à des vélléités d'indépendance et éviter la répétition d'un conflit avec le capitaine de Safi en le faisant dépendre aussi de celui d'Azemmour. Tout en lui octroyant l'autorité sur une région plus large, il en donne une définition plus restreinte. Mais il accorde une certaine souplesse au caïd évitant le tête-à-tête avec un seul responsable.

Pour redresser une situation bien dégradée, D.Manoel revenait à la formule des années fastes de 1511-1514, en l'adaptant. Il est clair que le roi comptait beaucoup sur l'action de son caïd. Celui-ci avait accepté une mission bien définie. Espérait-il encore se tailler un domaine propre en s'affranchissant d'une tutelle qui avait servi à le hisser au pouvoir? ou était-il résigné à accepter les limites qui lui étaient imposées? Mais d'abord connaissait-il bien la situation du pays?

Nous ne faisons que l'entrevoir à travers une lettre de Nuno Gato, trésorier (contador) et capitaine intérimaire. Les tribus troublées, dans l'expectative, hésitaient entre l'hostilité et la négociation. Il avait fallu envoyer à Safi des secours en hommes et en vivres car les campagnes ne la ravitaillaient plus. Etait-ce vraiment un tel succès de leur avoir démontré, comme il s'en vantait, que la ville pouvait survivre sans leur blé[125]?

(122) Góis, une fois encore, commet une erreur de date et des confusions à propos de l'attaque du château d'Algel (Aglagal): III-73, pp. 140-142. Voir la mise au point dans *S.I.H.M., Portugal*, t. II-1, pp. 1-3 ("Mort de Nuno Fernandes de Ataide").

(123) D. de Góis /R: Ricard., IV-6, pp. 160-165.

(124) *S.I.H.M., Portugal*, t. II-1, doc. I, pp. 6-9.

(125) Ibid., doc. II, pp. 11-15.

L'arrivée des nouvelles autorités détermina quelques initiatives de notables, gestes d'ouverture et offres de service[126]. Des délégations répondirent à l'appel de Yaḥyā. Pour rassurer les tribus parties se placer sous la protection des Sa'adiens ou de l'*amīr* de Marrakech, il fallut proclamer la paix et l'amnistie: il n'y aurait pas de représailles[127]. Telles étaient les instructions claires du roi[128]. Yaḥyā faisait figure de sauveur, mais cette fois encore sa situation apparaît pleine d'ambigüité. Son retour fut accueilli, selon Góis, par des manifestations de joie, des fêtes dans les tribus. Mais était-ce seulement parce qu'il était tenu pour un si grand homme de guerre que tous voulaient combattre sous ses ordres" ? Si on voyait en lui l'homme qui, comme auparavant, allait entraîner ceux qui le suivraient à la conquête du butin, il était aussi le chef musulman dans lequel beaucoup mettaient leur espoir d'échapper à la fatalité des luttes dans cette région disputée entre Chrétiens et Musulmans certes, mais convoitée par plusieurs sultan-s. Les populations devaient subir les passages alternés de troupes averses avec leur cortège de destructions, de pillages, de violences de toutes sortes.

Dès l'automne, le bruit de la venue du "roi de Fès" développait la crainte et limitait les labours. On risquait de manquer de blé, et comme les redevances en seraient affectées, Yaḥyā suggéra de faire croire aux populations qu'il était en bons termes avec le Waṭṭāside, en envoyant ostensiblement lettre et présent *(hadiya)*. Mais le capitaine refusa son aval à cette initiative. Sollicité certainement par les tribus, pressé par l'"urgence, il envoya peu après, depuis l'Umm Rbī' où il était campé, une lettre et un présent à Fès. La réponse qu'il reçut fut envoyée, pour qu'il la transmette à la cour, à Nuno Mascarenhas. Celui-ci, pas plus que Nuno Fernandes, ne comprenait l'extrême délicatesse de la position de ce Musulman au service des Chrétiens qui devait dissimuler cette obéissance. Il lui reprocha son initiative et en conçut des soupçons[129]. On retombait dans la situation antérieure.

Le roi avait été mis au courant d'abus de toutes sortes qui risquaient d'empêcher les Musulmans d'accepter son autorité. Dès 1507, ceux de Safi s'étaient plaints des exactions de Diogo d'Azambuja. Elles avaient certainement été la cause de sa destitution, fait extrêmement rare, et de son remplacement par Pero d'Azevedo[130]. Après la crise provoquée par la mort de Nuno Fernandes, des mesures furent édictées contre les taxes abusives et la vente de Musulmans. Yaḥyā ou d'autres avaient probablement signalé que ces pratiques n'avaient pas cessé, puisqu'une lettre du roi du 2 janvier 1517, réitérait l'interdiction de percevoir des taxes aux portes de la ville sur les denrées que les campagnards apportaient, et surtout prohibait la vente des Musulmans Les prisonniers devraient à l'avenir être relâchés. Une enquête était confiée à Pero

(126) Ibid., doc. III, p. 16; IV, pp. 19-20.

(127) Ibid., doc. V, pp. 24-26.

(128) D. de Góis /R. Ricard., IV-7, pp. 165-167: "Ils décidèrent donc de ne pas parler de la chose pour le moment, et de tirer peu à peu des coupables, sur leurs personnes et sur leurs biens, la vengeance nécesaire, mais sans les mettre en garde".

(129) *S.I.H.M., Portugal*, t. II-1, doc. XI, pp. 45-46.

(130) Une lettre extrêmement sévère de D. Manoel a été adressée à Diogo d'Azambuja à une date non précisée (A.N.T.T. *Nucleo antigo*, maço 871, n° 124). Voir note 183.

Leitão, *adail mar*, qui devrait veiller à l'application de ces mesures[131]. On avait compris à Lisbonne que ces abus dressaient la population contre les Portugais. Mais avait-on mesuré la résistance que l'on rencontrerait dans leur application? Le commerce des hommes était, il faut le souligner, une activité bien ancrée et très lucrative: on tirait du reste plus d'argent des rançons que de la vente comme esclaves réservée aux gens de basse condition, incapables de se racheter. Pour maintenir les Musulmans dans l'obéissance, le roi demandait là un très gros sacrifice à ses sujets. Ils étaient d'autant moins prêts à renoncer à ces profits que les autres qu'ils pouvaient tirer de la guerre étaient en diminution.

Nuno Mascarenhas assura D. Manoel que ses ordres avaient été exécutés dès son arrivée: des contrevenants avaient été pendus pour l'exemple. Cet aristocrate s'était senti offensé par une certaine défiance du roi[132]. Il devait mal supporter que son administration soit mise en cause et que la cour ait donné raison à Yaḥyā. Mais il n'avait apparemment qu'à se louer de l'action du caïd. Elle nous est bien connue car celui-ci en faisait part au roi dans des lettres qui nous sont parvenues. L'abondance des archives pour cette période contraste avec le silence de Góis.

Yaḥyā remportait des succès sur le terrain. En mars, contre les *amīr*-s hinṭāta et les Awlād 'Amrān, non loin de Marrakech[133]. Quelques jours plus tard, contre les Sa'adiens dans une région accidentée au pied de l'Atlas[134]. Nuno Mascarenhas, fort satisfait de le voir si combatif, en particulier contre les Sa'diens, lui fit fête à son retour, faisant tirer les canons et organisant des réjouissances[135]. A la fin du mois d'avril de nouveau contre les Hinṭāta, qui perdirent beaucoup de monde, de chevaux, de chameaux et de tentes. La décision de relâcher les prisonniers, portait ses fruits: les Awlād 'Amrān touchés du procédé demandaient à faire leur soumission et accusaient "le roi de Marrakech et le Seigneur de la Montagne" de les avoir entraînés dans la désobéissance[136].

La nouvelle orientation de la politique de D. Manoel se trouve illustrée par la demande adressée au pape de l'autoriser à armer les Musulmans qui combattaient pour lui. Très religieux et scrupuleux, il ne voulait pas contrevenir aux interdictions pontificales de vendre ou de donner des armes aux ennemis de la Chrétienté[137], d'autant que le financement de la guerre au Maroc dépendait en partie du bon vouloir

(131) *S.I.H.M., Portugal*, t. II-1, doc. XIV, pp. 55-56.

(132) Ibid., doc. XVII, pp. 64-66.

(133) Ibid., doc. XVIII, pp. 67-69.

(134) Ibid., doc. XIX, pp. 70-72.

(135) Ibid., doc. XX, p. 74-75.

(136) Ibid., doc. XXI, pp. 76-78. Cette libération eut peut-être plus de suite que celle, consécutive à sa victoire sur les Sa'adiens, des Arabes qui, craignant la venue du sultan de Fès, étaient retournés se placer sous l'obédience des *Shurafa'*.

(137) Dans sa lettre du 2 janvier 1517, il menaçait de confiscation et de déportation les Chrétiens qui vendraient des armes aux Musulmans (doc. XIV, p. 55).

de l'Eglise qui accordait des subsides sous forme de bulles de croisade[138]. Le roi expliquait que la guerre avait changé de tournure du fait que des Musulmans étaient soumis et que certains d'entre eux combattaient avec les Portugais ceux qui n'obéissaient pas encore. Il citait Cide Yheatafuu, "capitaine de toute la Dukkala", vantait les forces dont il disposait, les victoires qu'il venait de remporter et disait qu'il voulait lui donner des lances et d'autres armes indispensables en vue de nouvelles batailles[139].

Or à ce moment là, à la fin de mai, Yaḥyā affirmait aux tribus que le Waṭṭāside ne viendrait pas, qu'il lui en avait donné l'assurance. Pour s'assurer de ses bonnes dispositions, il lui avait envoyé 250 chameaux[140]. Mais ce geste rapporté sans désapprobation par le capitaine d'Azemmour, Simão Corrêa, le compromettait aux yeux de Nuno Mascarenhas. L'approche de l'armée waṭṭaside provoquait un mouvement de panique dans les tribus de Dukkāla. Un notable écrivit aux 'Abda de se réfugier auprès des Sa'adiens et de se soumettre à eux ou d'aller auprès de Mawlāy Naṣr de Marrakech[141].

La situation de Yaḥyā devenait délicate. Ses ennemis le desservaient, disait-il, auprès de D. Nuno Mascarenhas. Il n'avait eu pour but que de permettre la rentrée des impôts en nature, dont il poursuivait le recouvrement, non sans difficulté car certaines tribus s'enfuyaient. Après en avoir délibéré avec les Gharbiyya, il était décidé à poursuivre les 'Abda qui, contre son gré, s'en allaient rejoindre les Sa'adiens. Or le capitaine leur avait fait dire d'aller où ils voulaient, mais de ne rien payer au Waṭṭaside, quoi que Yaḥyā pût dire ou faire. Il avait voulu venir s'entretenir avec lui sur ce sujet. Mais son arrivée à Safi le 23 juin, suivi de trente ou quarante cavaliers et rejoint par d'autres le lendemain, avait déclenché un tumulte. Des gens avaient eu peur d'une trahison et pris les armes contre lui. Ce mouvement était, selon lui, le résultat d'un complot dont il désignait les auteurs: *l'almocadem* Diogo Lopes[142], le rabbin Ibrāhīm et d'autres Juifs, ceux qui l'avaient déjà accusé. Le pire était que le capitaine et le peuple les suivaient. Yaḥyā se faisait à son tour accusateur. Ils étaient jaloux de sa gloire et de ses succès, mais surtout furieux qu'il n'y eût plus de butin à partager et voulaient continuer les expéditions de pillage. L'interdiction du roi de faire des captifs était violée par ses serviteurs eux-mêmes: le *contador*, le *feitor* avaient pris des Musulmans. On s'était emparé de ceux qui venaient en ville sous prétexte qu'ils étaient des Shāwiyya, donc non soumis. On avait agi secrètement, mais il était connu que de

(138) Sur le rôle de l'Eglise dans l'expansion portugaise: Ch. M De Witte ., "Les bulles pontificales et l'expansion portugaise au XVe siècle", *Revue d'Histoire ecclésiastique*, t. LI, 1956, pp. 413-453 et 809-835, t. LIII, 1958, pp. 5-46 et 403-447; IBID., "Les lettres papales concernant l'expansion portugaise au XVIe Siècle", *Cahiers de la Nouvelle Revue de Science Missionnaire*, n° XXXI, 1986.

(139) *S.I.H.M., Portugal*, t. II-1, doc XXIII, pp. 82-84.

(140) Ibid., doc. XXIV, p. 88.

(141) Ibid., doc. XXVII, p. 95. L'auteur de cette lettre en arabe est inconnu. On aimerait savoir s'il était dans l'entourage du Waṭṭāside, des Hintāta, des Sa'adiens, ou s'il agissait spontanément comme chef d'une fraction.

(142) *L'almocadem* est dans les places portugaises un officier chargé de conduire de petites expéditions de reconnaissance ou de pillage. Diogo Lopes était allé, en octobre 1514, jusqu'aux portes de Marrakech avec des "Maures de paix", (D. de Góis /R. Ricard., III-54, pp. 130-131).

certaines maisons on ne ressortait pas. Ceux qui résistaient, étaient tués. Les gens qui agissaient ainsi n'acceptaient pas de ne plus avoir chaque jour du butin à partager. La pacification qu'il avait réussie les privait de leurs profits. Il se disait prêt à venir se justifier au Portugal, à être puni s'il était jugé coupable. Mais il est bien évident qu'il avait la conviction d'avoir parfaitement exécuté la politique déterminée par le roi, et ses résultats étaient éloquents: jamais il n'y avait eu autant de tribus soumises, et il leur avait fait payer leurs redevances en quinze jours, sans qu'il en coûtât rien au trésor. Ce dernier argument avait du poids, car Yaḥyā en connaissait certainement les difficultés croissantes. Indigné, il faisait observer que , quel qu'ait pu être son désir d'avoir son fils avec lui pour l'initier à la guerre, il le laissait à Safi afin de faire taire ceux qui prétendaient qu'il songeait à s'enfuir. Il se disait prêt à affronter le Waṭṭāside et à mourir en le combattant. Il répétait pour conclure que le capitaine et les chevaliers qui étaient là ne voulaient pas la paix mais la guerre, car la paix ne leur rapportait rien, et son action faisait qu'ils ne pouvaient rien prendre et n'avaient rien à se partager. C'est pourquoi ils étaient ses ennemis. Il en appelait au roi qui lui avait tracé une ligne de conduite alors que le capitaine lui en dictait une autre[143].

Cette lettre met le doigt sur une contradiction flagrante entre les intérêts du roi et ceux des exécutants. D. Manoel avait des visées politiques ambitieuses mais des moyens limités. Au Maroc comme dans l'Inde, il voulait dominer des royaumes indigènes vassaux qui paieraient des tributs, des *parias*, comme autrefois les *Reyes de Taifas* ou Grenade et feraient la guerre aux dominations voisines. Ses représentants sur place étaient presque tous issus de cette noblesse qui n'avait que la guerre comme profession et comme moyen de s'enrichir. Ils n'avaient pas confiance dans les Musulmans.

A peu près en même temps, Yaḥyā envoya à un de ses appuis à la cour[144], une lettre d'un contenu voisin, précisant les accusations et ajoutant des détails plus personnels. D'un ton douloureux, elle commence par une plainte: "Depuis mon retour dans ce pays, je n'ai trouvé ni plaisir ni repos avec les Chrétiens, moins encore avec les Musulmans. Les Musulmans disent que je suis chrétien, et les Chrétiens disent que je suis musulman et ainsi je suis en déséquilibre, ne sachant que faire, sinon ce qu'il plaira à Dieu.. "C'est l'aveu d'un échec, la reconnaissance implicite de l'impossibilité d'une voie médiane dans laquelle il paraît avoir cru. Il a le sentiment d'avoir été berné. Les tribus, terrifiées par l'avance du Waṭṭāside, l'ont supplié d'obtenir qu'il ne vienne pas saccager leur terres. Il a envoyé le présent après en avoir conféré avec Nuno Mascarenhas et lui a communiqué les lettres qu'il a reçues de Fès. Il affirme que *l'amīr* de Marrakech a poussé le Waṭṭāside à ne pas tenir compte de son geste de bonne volonté et à venir ruiner la Dukkāla. Si c'est exact, cela signifierait que le Hintātī qui voyait, à juste titre, dans Yaḥyā une grave menace pour lui et craignait peut-être aussi une mise au pas déjà tentée par le sultan de Fès, a manoeuvré avec astuce pour écarter les deux périls. Les tribus qui étaient sous les ordres de Yaḥyā se sont désunies à

(143) *S.I.H.M., Portugal*, t. II-1, doc. XXIX, pp. 100-105. "Trouxe de Vossa Alteza um regimento o Capitaeo manda que faça cá outra Peço Vossae Alteza que me faça justiça me mande dizer a que hei de fazer de mim e dos meus.

(144) IBID., doc. XXX, p. 107-110. Le destinataire est peut-être Nuno da Cunha (ibid., p. 107, note 1) ou Nuno Alvares Pereira (D. Lopes D., 1940, p. 183).

l'approche du danger, et les vieux réflexes ont joué. L'occasion pouvait paraître bonne pour les 'Abda en ralliant le camp sa'adien d'arracher des avantages à leurs voisins restés fidèles aux Portugais. Pris entre eux et le Waṭṭāside, les Gharbiyya se sont vus perdus et se sont résolus à attaquer les premiers les 'Abda; c'est pourquoi ils sont venus à Safi avec Yaḥyā. Là, certains Juifs qu'il désignait, l'ont accusé de préparer une trahison. Il suppliait son correspondant d'intervenir auprès du roi, pour lui faire rendre justice, punir les coupables. S'il n'y parvenait pas, Yaḥyā se déclarait prêt à remettre sa charge à celui que le roi désignerait.

L'affaire était donc portée à la cour et devait y être tranchée. Or Nuno Mascarenhas voulut empêcher le départ de ces lettres. Elles parvinrent tout de même par un messager sur un navire que Yaḥyā dût affréter[145], puisque le roi accusa réception et répondit le 23 juillet. Sans donner tort au capitaine, il s'efforçait d'apaiser son vassal. Il l'assurait de sa confiance, lui donnait quelques satisfactions et le priait d'oublier sa rancune. Le capitaine et le peuple devaient être excusés, eu égard aux circonstances. Quant aux calomniateurs, ils seraient punis, certains expulsés. La meilleure façon de démontrer la fausseté des accusations était de continuer à servir fidèlement. Pour finir, il invitait Yaḥyā à tourner sa colère contre le "roi de Fès"[146]. Le roi écrivit aussi à Nuno Mascarenhas, pour lui reprocher son manque de sang froid et lui conseiller d'apaiser le ressentiment de Yaḥyā. Il devrait lui expliquer le mieux qu'il pourrait sa réaction par les circonstances et l'assurer qu'il n'avait jamais mis en cause sa fidélité[147]. Enfin le roi envoya une lettre à D. Rodrigo de Noronha, très lié à Yaḥyā, pour lui demander de le calmer et de tout faire pour rétablir la concorde[148]. D. Manoel qui cherchait évidemment à éviter une mésentente entre ses subordonnés particulièrement mal venue en cette période difficile, ne voulait ni ne pouvait donner tort à aucun.

La situation se dégradait très vite pour Yaḥyā au moment même où le roi tentait de mettre du baume sur ses plaies. On peut le voir à travers une lettre de Nuno Mascarenhas du 29 juillet et une de lui, en arabe, du 1er août. Bien que légèrement postérieur, le récit de Yaḥyā remonte à des faits plus anciens; c'est pourquoi il faut commencer par lui. Après avoir laissé son fils à Safi, il dit qu'il a tenté de rassembler les tribus ("les Arabes") restées sous son commandement. En raison de l'insuffisance de la récolte en Dukkāla, ils ont voulu aller acheter du grain aux Shawiyya et il les a accompagnés jusqu'à l'Umm Rbī'. A la nouvelle de l'approche du Waṭṭāside, ils sont revenus près de Safi. Là sont arrivés des *fuqarā'* porteurs d'un message du sultān qui exigeait la remise du fils de Yaḥyā, condition à laquelle il ne pillerait pas le pays. Les Arabes ont fait pression sur lui pour qu'il s'exécute. Il leur a dit d'aller le réclamer au capitaine, tout en écrivant à celui-ci de ne pas le donner et il les a entraînés à Sarnu. Nous voyons que Yaḥyā pour gagner du temps en était réduit à de piètres stratagèmes. Comprenant qu'il ne livrerait pas son fils, les Arabes se sont révoltés contre lui et ont

(145) *S.I.H.M., Portugal*, t. II-1, doc. XXXI, p. 111. C'est le signe que le capitaine ne sentait pas sa position parfaitement défendable.

(146) Ibid., doc. XXXII, p. 112-114.

(147) Ibid., doc. XXXIII, pp. 115-117.

(148) Ibid., doc. XXXIV, pp. 118-121.

mis les réserves de grains de Sarnu à sac. Yaḥyā a dû se réfugier à Safi avec quelques compagnons. Mais là, accusations et faux témoignages ont repris. On a même tenté de l'assassiner. Il a dû fuir à nouveau, et a cherché refuge au sud de l'oued Tensift chez les 'Abda, qui s'y étaient repliés, et les Sharqiyya. Ils ont refusé de l'accueillir et l'ont abandonné, seul[149].

D'après la lettre de Nuno Mascarenhas, Yaḥyā devait se trouver au sud du Tensift, à' Skiyat, vers le 20 juillet[150]. Là, Mawlay Muhammad lui a envoyé dire qu'il acceptait qu'il ne remît pas son fils en otage pourvu qu'il achevât de tenir ses engagements. En garantie, il devrait lui remettre quatre fils de notables des Gharbiyya et des Saga. Sans en référer au capitaine, Yaḥyā s'est exécuté, et a offert en plus quatre chevaux. Des caïds waṭṭāsides ont pris livraison des otages à al-Madīna al-Gharbiyya, proclamé que la Dukkāla ne serait pas pillée et sont repartis vers Fès, avec eux et la petite troupe qui les accompagnait. Nuno Mascarenhas ne disait rien de ce qui avait pu se passer à Safi avec Yaḥyā: il en avait peut-être fait une relation dans une lettre précédente qui ne nous est pas parvenue.

La situation ne lui semblait pas si mauvaise. Yaḥyā, conscient de la méfiance qu'il inspirait aux Portugais, n'avait plus qu'à consommer sa trahison. Du reste il n'était pas indispensable. Avec ce qu'il coûtait au trésor, on pouvait payer assez de soldats dans Safi pour tenir soumis les Arabes proches de la ville, comme au temps où Nuno Fernandes était allé le chercher à Kūntī (Comte). Nuno Mascarenhas sous-entendait qu'on aurait mieux fait de l'y laisser. Lui aussi faisait allusion aux difficultés financières de la monarchie. Il en tirait argument pour proposer de renoncer aux vastes visées, de se contenter d'une domination limitée aux 'Abda, Gharbiyya, Saga, à ceux qui voudraient semer en Dukkāla et à une partie des Shiaẓma. Tenter de soumettre les tribus éloignées coûtait plus cher que cela ne rapportait. "L'occupation restreinte" est ici préconisée clairement, semble-t-il pour la première fois.

La lettre se termine par des nouvelles de Yaḥyā. Il se trouvait chez les Shiaẓma, où il essayait de s'emparer de châteaux des Sa'adiens afin de s'y retirer, mais il n'en avait pris aucun, car les Arabes n'avaient plus confiance en lui et ne seraient pas restés avec lui un jour de plus si le roi ne le leur avait ordonné. Mascarenhas disait aussitôt après: "Avec l'appui de cette ville, il leur a montré sa superbe; mais ils sont tant à avoir été volés par lui que de façon générale ils ont perdu toute bonne volonté à son égard". La perte de confiance des tribus en Yaḥyā ne viendrait-elle pas des concessions qu'elles lui ont demandées: le double jeu auquel il a été amené à se livrer lui a valu la défiance des Portugais. Son discrédit a été connu, sans qu'on y voie nécessairement la main de ses ennemis. La consigne du capitaine de refuser d'obéir à Yaḥyā s'il leur demandait de payer tribut au Waṭṭāside a pu faire conclure aux 'Abda eux-mêmes que

(149) Ibid., doc. XXXVII, pp. 132-136, tard. P. 137-141.

(150) Ibid., doc. XXXV, p. 123. Le capitaine dit l'avoir annoncé au roi quelques jours auparavant et que la région de Dukkāla s'était vidée de ses habitants, y compris des villageois, devant l'avance des troupes waṭṭāsides.

le désaccord s'était installé entre les deux hommes, et ils en ont tiré les conséquences[151].

Le "roi de Fès n'est pas venu faire campagne en Dukkāla; il s'est contenté d'effrayer la population. Le souvenir des événements de 1514 était sans doute encore très vif, et comme l'année agricole semble avoir été mauvaise, le climat s'étant ajouté à des labours limités, la crainte de la disette a certainement incité la population à la soumission. Après la remise des otages, elle a offert le présent traditionnel attendu (*hadiya*), une charge de chameau de grains et trois *qulla*-s de beurre par douar[152]. Nuno Mascarenhas faisait ressortir qu'on était bien loin de l'affirmation de Yaḥyā selon qui les Arabes feraient repasser l'Umm Rbī' au Waṭṭaside s'il venait après la récolte. Il se demandait quelle confiance pouvaient encore avoir ceux qui avaient plus de souci de ses intérêts que de ceux du roi, allusion évidente aux amis que le caïd avait à Lisbonne et au Maroc[153].

Il s'attendait tellement à sa trahison qu'il ajouta foi au bruit d'un accord avec les Sa'adiens, nouvelle bientôt démentie[154]. Or dans le même temps, le capitaine d'Azemmour, Simão Correa, assurait le roi que Yaḥyā gardait tout son crédit chez les Maures, se préparait à combattre et n'envisageait pas de faire la paix quoiqu'il ait donné des otages Gharbiyya. Il le croyait en mesure de soumettre tout le pays, car les forces Waṭṭāsides ne lui paraissaient pas importantes[155]. Cette divergence d'appréciation donne à penser que le jugement de Nuno Mascarenhas était faussé par des considérations et des intérêts personnels. Yaḥyā ne portait pas ombrage à Azemmour dont le capitaine entretenait du reste de bonnes relations avec les Musulmans, en application de la politique définie par le roi[156].

Les capitaines, depuis des mois suivaient avec inquiétude les faits et gestes du sultān de Fès, et renseignaient le roi. Des préparatifs importants leur avaient fait croire qu'il venait assiéger Azemmour et Safi qui étaient mal défendues, manquaient d'hommes, d'armes, de vivres[157]. Mawlāy Muḥammad n'avait envoyé en Dukkāla que peu de soldats, ce qui les rassurait. Le bruit courait que devait être placé comme vice-roi à Marrakech un de ses frères[158], dont la troupe se dirigea effectivement d'al-Madīna al-Gharbiyya vers cette ville. Mais elle fit sa jonction avec Mawlāy Muḥammad qui

(151) Góis parle dans le titre d'un chapitre de la victoire remportée "sur les gens d'Abida, qui s'étaient soulevés contre lui parce qu'ils le voyaient en butte à la défaveur de D. Nuno" : D. de Góis /R. Ricard., IV-56, p. 216.

(152) Ibid., doc. XXXVIII, pp. 142-143 et XXXIX p. 145.

(153) Ibid., doc. XXXVIII, p. 143.

(154) Ibid., doc. XXXIX, p. 145 et XL, p. 149.

(155) Ibid., doc. XLI, p. 151.

(156) Ibid., doc. X, pp. 41-42. Le 3 octobre 1516, les Shaykhs de Sharqiya écrivaient au roi: "Si les capitaines qui ont précédé celui-ci avaient été comme lui, le pays n'aurait pas été déserté". Cf. doc. XIII, p. 51.

(157) Ibid., doc. XII, pp. 48-49 et XXVIII, p, 99, sur Safi; doc. XVI, pp. 60-62 et XXIV, pp. 86-88, sur Azemmour.

(158) Ibid., doc. XXVIII, p. 143.

campait au bord de la lagune d'Ouarar, après être passé par Marrakech[159]. Il n'était pas entré dans la ville, avait seulement fait une pieuse visite à un tombeau à ses portes, probablement celui de Sīdī bel 'Abbās al-Sabtī. L'*amīr* hintātī lui avait fait un présent et il s'était éloigné[160]. Le manque de grains dans le pays l'avait empêché d'y déployer une armée nombreuse[161], mais il avait profité des circonstances pour réaffirmer par sa présence son autorité sur cette région qui depuis longtemps lui échappait. Simão Correa jugeait, quant à lui, qu'en usant de diplomatie il avait fait de nécessité vertu[162]. En se faisant accompagner des *amīr*-s hintāta et des Arabes du Ḥawz, il avait fait une démonstration en pénétrant en Dukkāla. Surtout il avait envoyé aux tribus des *fuqarā* pour leur dire d'abandonner Yaḥyā. Celui-ci voyait qu'elles avaient accepté de donner des otages en échange de certaines satisfactions. Comme elles, il était dans l'expectative. Si le Waṭṭaside restait, il faudrait se résoudre, de mauvais gré, à l'affronter. S'il partait, Yaḥyā ferait tout pour ramener les tribus vers Safi. Les Chrétiens de cette ville s'étaient plaints de ne pas être ravitaillés en grains par les tribus. Les circonstances en étaient cause, mais aussi les procédés arbitraires dont on usait avec les Musulmans et dont ils se plaignaient à lui[163].

La disette pesait sur tous. Yaḥyā vivait du grain ensilé dans les villages dans le territoire des Sa'adiens. Nuno Mascarenhas, qui s'attendait toujours à le voir trahir, croyait savoir le 10 août qu'il était parvenu à réunir une grande quantité de grains, au sud du Tensift, dans un lieu appelé Taqueleaie[164]. Il n'avait, selon lui, aucune activité militaire, bien qu'il fût avec le camp (*azemel*) des 'Abda, des Gharbiyya et Saga et que les Shiāẓma lui fussent soumis[165]. La défaite infligée aux 'Abda et rapportée par Góis sans précision de date serait donc antérieure puisqu'elle aboutit à faire revenir cette tribu et les Shiāẓma dans l'obédience portugaise[166].

La lettre de D. Manoel du 23 juillet parvint à Yaḥyā en ces lieux un mois plus tard. Le 27 août il exprimait sa satisfaction que le roi n'eût pas ajouté foi à l'accusation de trahison. Avec la même vigueur qu'avant, il réclamait que justice lui soit rendue. Si les calomniateurs avaient été punis la première fois, en 1514, ils n'auraient pas continué leurs mensonges. Or ils ont si bien fait que le capitaine a poussé les Arabes à le tuer. Ceux-ci avaient, prétendaient-ils, pillé Sarnu sur son ordre. Ils l'ont abandonné et il a

(159) Ibid., doc. XXXIX, pp. 145-146 et XL, p. 148. Jean Léon pp. 128-129 décrit ce campement où il s'est lui-même trouvé, la pêche miraculeuse dans la lagune et la chasse qui ont pu apporter à cette armée nombreuse un complément de vivres. Il signale aussi le pélerinage du sultan aux sanctuaires du Djebel Lakhdar.

(160) Ibid., doc. XLI, p. 151.

(161) Ibid., doc. XL, p. 148.

(162) Ibid., doc. XLI, p. 151.

(163) Ibid., doc. XLII, pp. 154-156, trad. pp. 157-159. Dans cette lettre Yaḥyā, peut-être rasséréné, revenait sur son différend avec le capitaine, pour le relativiser.

(164) Cette localité ne peut être identifiée sûrement. Est-ce *Culeihat elmuridin* de Jean Léon L'Africain pp. 81-82, qui serait elle-même le Castelo dos Moradys des sources portugaises? Voir *S.I.H.M., Portugal*, t. II-1, p. 71, note 3.

(165) Ibid., doc. XL, p. 149.

(166) D. de Góis /R. Ricard., IV-56, pp. 217-218. Góis situe cette victoire de Yaḥyā après l'arrivée de renforts portugais à Safi et alors qu'il "était déjà réconcilié avec D. Nuno", ce qui ne paraît pas ressortir de la lettre de celui-ci du 10 août.

dû fuir. Pendant qu'il était éloigné de Safi, ses ennemis ont continué à comploter. Ils ont obtenu que le roi lui demande d'oublier le passé. Il le pourrait d'autant moins que ces calomniateurs qui n'avaient pas désarmé sollicitaient des témoignages contre lui auprès des Arabes. Il désignait nommément trois Juifs dont "Raby Abraham", et demandait qu'ils fussent chassés de Safi. Leur punition lui redonnerait courage[167]. C'est la dernière lettre que l'on ait de Yaḥyā.

Quelques jours plus tard Simão Correa écrivait qu'il était dans les Ḥāḥa, en marche vers le sud, combattant les Sa'adiens et soumettant le pays, montrant ainsi qu'il était un bon et loyal vassal. Le capitaine d'Azemmour tenait à exprimer son désaccord sur ce point avec celui de Safi. Sa lettre faisait aussi état de démarches des Sharqiyya, qui se disaient prêts à se soumettre, pourvu qu'on ne les plaçât pas avec les Gharbiyya, leurs ennemis, sous les ordres de Yahya. Il estimait ces conditions inacceptables car, à son avis, l'intérêt du roi était que toutes les tribus fussent réunies dans le même commandement pour faire face au Waṭṭaside. Il continuerait toutefois à négocier avec eux, leur proposerait de vivre près d'Azemmour, en attendant que Yaḥyā, en accord avec lui, leur donne le caïd qu'ils désiraient. Les Sharqiyya étaient accompagnés des Banī Tamīm, venus des environs de Marrakech et désireux de faire leurs labours en Dukkala parce que leurs parents, les Haskūra, les avaient pillés en profitant du passage de Mawlāy Muḥammad. Correa terminait en demandant au roi d'écrire à Yaḥyā de nommer un caïd aux Sharqiyya, à D. Rodrigo de Noronha et à Isḥāq ben Zamīrū d'intervenir auprès de lui dans le même sens[168].

Ce document intéressant à plus d'un titre montre à quel point l'attitude des tribus était déterminée par des intérêts immédiats, des inimitiés aux origines inconnues. Le souci de leur survie matérielle dans certains cas, le maintien de leur existence indépendante dans d'autres, en l'emportant sur toute autre considération, rendait très aléatoire, pour le Portugal comme pour le Waṭṭaside et les autres pouvoirs marocains, une stratégie durable et cohérente. On voit aussi que, du côté portugais, s'opposaient deux politiques défendues par des personnalités bien différentes, réunies par des intérêts que l'on connait assez mal. On note parmi les amis de Yaḥyā, le capitaine d'Azemmour, un aristocrate de haut lignage, D. Rodrigo, surnommé en raison de sa connaissance de la langue, "l'Arabe" (a Aravia), un Juif de la famille Zamīrū, opposé dès l'occupation de Safi, à Ibrāhīm (raby Abrao). On aimerait comprendre ce qui les unissait face aux capitaines successifs de Safi: Diogo de Azambuja, Nuno Fernandes de Ataide, Nuno Mascarenhas. Ceux-ci ont-ils été circonvenus par un groupe de pression très puissant dans cette ville, même s'il n'avait pas à la cour de soutiens comparables à ceux de l'autre parti?

A la fin de sa lettre du 9 septembre, Nuno Mascarenhas, sans doute tancé par le roi, promettait de retrouver l'amitié de Yaḥyā, dont il espérait le retour prochain des Ḥāḥa. Il disait avoir déjà écrit au caïd dans ce sens. A ce moment là, celui-ci qui n'avait donc pas trahi, menait une guerre de coups de main contre les Sa'adiens. Il avait

(167) Ibid., doc. XLIII, pp. 162-163.

(168) Ibid., doc. XLIV, pp. 165-167.

pris un de leurs caïds, ce qui faisait espérer au capitaine d'obtenir par échange la libération de l'*adail* Lopo Barriga, capturé lors de la mort de Nuno Fernandes[169].

On n'a plus aucune nouvelle de Yaḥyā ensuite , jusqu'à l'annonce de sa mort par une lettre de Nuno Mascarenhas du 11 mars 1518. Des notables des 'Abda responsables de sa mort ont été récompensés largement par les *amīr-s* hinṭāta ("le roi de Marrakech et le Seigneur de la Montagne"). D. Rodrigo de Noronha, prisonnier, était entre les mains des Gharbiyya qui comptait s'en servir comme monnaie d'échange dans les négociations au sujet de leur soumission s'ils n'obtenaient pas ce qu'ils attendaient du Waṭṭāside[170].

Góis raconte en détail comment Yahya avait été poignardé, victime d'un guet-apens, en rendant une visite protocolaire à la famille d'un shaykh des Awlād Mta' tué dans un combat avec le "seigneur de la Montagne". Il avait décidé en février de marcher contre les Sa'adiens qui étaient alliés aux Hinṭāta. Il "voulait voir, en passant, s'il ne pouvait pas entrer dans Marrakech". A cet effet, il avait demandé une aide à D. Nuno Mascarenhas. Or celui-ci, "laissant entendre qu'il n'avait pas confiance en lui", ne lui accorda qu'un maigre renfort, s'opposant même au départ de gens de Safi enthousiasmés par cette expédition. Yaḥyā partit donc avec une cinquantaine de Portugais, dont son ami D. Rodrigo de Noronha, à la tête de 'Abda et de Gharbiyya. Les Awlād 'Amrān tardèrent à le rejoindre. A ce moment, dit Góis, Mawlāy Naṣr al-Hinṭāti "lui écrivit, par un émissaire spécial, pour lui dire qu'on l'avait informé de son départ, que, s'il décidait de se réconcilier avec le roi de Fès son frère, c'était le moment de s'emparer des Chrétiens qui étaient avec lui et de commencer à faire la guerre aux autres, sinon, qu'il se *tînt pour* perdu, car il viendrait aussitôt l'attaquer, et dans cette lutte, il était nécessaire que l'un d'entre eux pérît". En accord avec D. Rodrigo qu'il mit au courant, ils firent voir à l'envoyé de Marrakech la force dont ils disposaient, avant de lui signifier un refus et de lui donner congé.

Le récit du chroniqueur tend à montrer la loyauté de Yaḥyā qui a refusé l'offre du Hinṭātī, en l'opposant à la traîtrise des Maures. Les Awlād 'Amrān accusés d'avoir préparé leur trahison se jetèrent sur le camp de Yaḥyā, dès qu'ils connurent sa mort, pour le piller. Les Gharbiyya demeurés seuls autour de la petite troupe portugaise qui faisait retraite, la massacrèrent en dépit de ce que purent dire leurs notables. Il y eut peu de rescapés, en dehors de D. Rodrigo de Noronha. On aura noté aussi que la confiance ne régnait toujours pas entre le capitaine de Safi et Yaḥyā. En guise d'épitaphe, Góis conclut néamoins: "C'est ainsi que le valeureux gentilhomme Cide Iheabentafuf finit ses jours au service du roi D. Manuel, avec toute la loyauté que l'on pouvait attendre d'un tel gentilhomme[171]".

---

(169) Ibid., doc. XLV, pp. 168-169. Cf. doc. XLVI, pp. 171-173: confirmation du succès de Yaḥyā qui restait dans cette région où il pouvait nourrir ses 300 cavaliers. D. Rodrigo de Noronha annonçait aussi qu'un arrangement avait été conclu entre le Waṭṭāside et le Hinṭātī. *Celui-ci* restait "roi de Marrakech" sa vie durant, mais à sa mort Marrakech reviendrait au sultan de Fès.

(170) Ibid., doc. XLVIII, pp. 179-182.

(171) D. de Góis/R. Ricard., IV-64, pp. 224-227. Pour écrire ce récit très détaillé, il a disposé de documents qui ne nous sont pas parvenus.

Il exprime un point de vue officiel. Les historiens modernes, portugais et français, ,l'ont suivi. En 1984, un historien marocain considère inévitablement Yaḥyā comme un traître[172]. Cependant, il tente de comprendre ce qui a pu le pousser. Il voit comme principal ressort l'ambition: Yaḥyā a cru pouvoir se servir de la puissance du Portugal pour parvenir à se tailler un domaine. C'est évident, mais il n'est pas clair s'il avait vraiment l'intention de lâcher les Portugais et de se retourner contre eux. Cette accusation se fonde sur le double langage qu'il pratiquait avec l'accord tacite du roi de Portugal et, jusqu'à un certain point du capitaine, tant que celui-ci y trouvait son intérêt ou ne s'estimait pas lésé. Elle se fonde aussi sur des propos invérifiables, des contacts inévitables avec des autorités politiques et religieuses marocaines[173].

Yaḥyā accusait des Juifs, et en premier lieu Ibrāhīm ben Zamīrū, de vouloir sa perte. La documentation dont nous disposons montre en effet chez le rabbin un acharnement qui ne laisse pas d'étonner. Il cherchait sans cesse de nouvelles preuves de la duplicité et de la malignité du caïd, surenchérissait sur le capitaine, aggravait les interprétations. On retire de la comparaison de ses lettres et de celles de Nuno Fernandes l'impression que s'il n'a pas été le meneur de jeu, il l'a influencé. Or, en 1507 déjà, il avait lié partie avec Diogo de Azambuja qui, en récompense de son aide, le nomma rabbin de Safi. Le roi avait un autre candidat, Ishaq, qu'il avait officiellement désigné, avant de confirmer le choix du capitaine[174]. Il faut que cet homme ait été puissant, indispensable, pour ainsi s'imposer. Il faisait des affaires, était lié aux riches négociants qui assuraient la fourniture des tissus pour la Guinée, prenaient la ferme de certains impôts. Certains étaient en relation suivie avec Marrakech, où ils avaient des agents, ce qui amène à s'interroger sur la nature de leurs rapports pendant toute cette période avec le maître de cette ville, d'où provenaient des textiles qu'on envoyait à Arguin et en Guinée. Ces gros marchands n'auraient-ils pas constitué un groupe de pression efficace à Safi et peut-être à Marrakech?[175].

On a vu que Yaḥyā a été renvoyé au Portugal en 1514, au moment où les Portugais cherchaient à s'emparer de Marrakech ou à négocier un traité avantageux avec Mawlāy Naṣr. Yaḥyā avait violemment combattu jusque là les Hintāta et les avait vaincus à plusieurs reprises, parfois sévèrement. En libérant des prisonniers, il avait cherché à se rallier leurs partisans[176]. On en arrive à se demander s'il n'était pas gênant pour le rapprochement espéré avec le Hintātī, dont des marchands juifs influents

(172) A. Boucharb., p. 485.

(173) Mawlāy Naṣr et le marabout d'Aghmat par exemple ont écrit à Yaḥyā pour l'inviter à combattre les Chrétiens, faire le *jihad* "(concertar a gazua)": *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. CXXII, p. 622, lettre d'Ibrāhīm ben Zamīrū du 11 sept. 1514. Le même Mouro Santo l'a remercié d'avoir libéré des prisonniers et y voit la marque d'un bon musulman et le signe d'un changement de comportement (p. 626.).

(174) Ibid., p. 175, note 1.

(175) Yaḥyā désigne parmi ses ennemis "Mail". Ne serait-ce pas Mair Levy, celui qui a acheté à Marrakech, en novembre 1514 justement, des articles destinés à Arguin? (*S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. CXXVIII, pp. 654). Une étude sur le rôle des grands marchands capitalistes juifs dans le commerce du Maroc à cette époque reste à faire. V. p. ex. t. II-1, doc. CV, p. 420, doc. CXIII, pp. 543-454, doc. CXX, p. 454.

(176) C'étaient des gens du Dra', le berceau des Sa'adiens: ce n'est peut-être pas un hasard. (*S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. CXXII, p. 623).

attendaient probablement un développement de leurs affaires[177]. Or dans l'immédiat Yaḥyā faisait la guerre et, s'il avait gagné, il aurait fallu compter avec lui; or il n'était pas favorable à Rabbi Abraham.

Mais quel qu'ait pu être le poids de certains intérêts et le rôle de certains Juifs, le désir de Nuno Fernandes de ne partager avec personne la gloire et les profits d'une conquête ou d'une soumission de Marrakech, cette ville prestigieuse, semble la cause profonde du renvoi de Yaḥyā.

The Saadians were in Marrakech 23 April 1515

Les négociations n'ont pas abouti, sans qu'on sache pourquoi. Quel a pu être le rôle des Sa'adiens qui avaient pénétré dans le pays *ḥāḥī* en 1513? Leur présence dans Marrakech le 23 avril 1515 eut pour effet de faire échec à la tentative de Nuno Fernandes. Y avaient-ils été appelés? A quelles conditions avaient-ils offert leur aide? Agissaient-ils en accord avec le sultān waṭṭaside? Leur entrée en scène compliquait le jeu politique dans la région, mais leur action était encore discrète. Il semble d'ailleurs qu'ils n'aient pas été une grande préoccupation pour les Portugais. Góis, rétrospectivement, marque leur apparition comme importante, à juste titre, mais sur le moment elle n'a pas paru telle et n'a pas bouleversé les données. Même en 1516, lorsque Yaḥyā est revenu, ils ne polarisaient pas l'attention.

Au cours de cette seconde phase de son activité, Yaḥyā apparaît investi d'une mission de confiance tout en étant beaucoup plus soumis au Portugal. On est frappé par son attachement au roi D. Manoel, mais il n'est pas nouveau. Dans une lettre, de peu postérieure à son premier retour du Portugal, il se disait "le domestique, le serviteur, l'esclave" du roi auquel il manifestait sa reconnaissance pour tout le bien qu'il avait reçu de lui et sa fidélité, au sens où on l'entendait et l'exprimait en ce temps[178]. Ne lui devait-il pas tout simplement la vie? Góis dit, en effet, que Diogo de Azambuja voulait le faire tuer[179]. C'est son départ au Portugal qui l'a sauvé. On peut penser que D. Manoel, averti des méfaits de son capitaine dont il risquait de supporter les conséquences, a tiré Yaḥyā de ses griffes, en vue de lui faire jouer un rôle puisqu'il avait la confiance de certains habitants de Safi et des soutiens au dehors de la ville. C'est donc lors du séjour qu'il a dû faire à la suite du coup de force de Diogo de Azambuja que se sont noués ces liens personnels. Au Portugal les moeurs de l'aristocratie, au sein de laquelle Yaḥyā a vécu, restaient fortement marqués par la féodalité. Si l'on met à part les différences religieuses, la distance entre cette société et celle d'où il provenait n'était pas aussi grande que le fossé qui séparait cette dernière du monde occidental au XIXe ou au XXe siècle. Le roi a discerné chez cet homme des qualités, des potentialités qui le lui ont fait choisir pour une tâche politique importante et délicate. Yaḥyā, qui avait le goût du pouvoir, a vu ce que pouvait lui rapporter la mission d'amener les populations voisines de Safi à accepter la domination du Portugal, comme l'avait fait cette ville.

---

(177) La venue de Lopo Fernandes en 1506 avait soulevé beaucoup d'espoirs chez les commerçants juifs de Marrakech "(Judeos castelhanos e mourysquos)". *Gavetas*, t. V, n° 3618, pp. 264-265.

(178) A.N.T.T., *Fragmentos, Documentos de Marrocos*, maço 1, n° 47. Curieusement, la traduction est de la main d'Ibrāhīm ben Zamīrū. Se trouvait-il à Lisbonne à ce moment, ou l'a-t-il faite à Safi?

(179) D. de Góis /R. Ricard., II-18, p. 33.

Or il en avait assuré quelque temps le commandement, après avoir éliminé celui qui tentait de rejeter la tutelle portugaise en se plaçant sous celle de l'Espagne. Les factions qui se disputaient le pouvoir à Safi envisageaient apparemment l'aide d'une puissance chrétienne sans plus de trouble que celles d'autres villes qui appelaient des tribus arabes. Dans ce port, en relations suivies avec le Portugal et l'Espagne, où des Juifs explulsés de ces deux pays en 1493 et 1496, étaient venus s'installer, où résidait en 1497 une communauté marchande génoise[180], on vivait dans une atmosohère particulière. Ceux qui avaient voix au chapitre étaient tournés vers l'extérieur, associés aux profits du grand commerce[181], tout en restant appuyés sur des solidarités familiales, lignagères, dont les ramifications s'étendaient hors de la ville. Safi vivait aussi en symbiose avec les campagnes voisines, avec le monde des tribus pastorales d'origine arabe et des bourgades habitées par des berbérophones, mal connu de nous. Elle en partageait les préoccupations, ressentait les effets des bonnes ou des mauvaises années agricoles certainement plus que la marche des affaires dans le port ne touchait les campagnes. La vie, là, était incertaine, difficile, voire dangereuse, car la lutte pour des terres de labour ou de parcours était vive et pouvait engendrer des violences, en particulier lors des années, assez fréquentes, où la pluie, toujours à la limite de la suffisance, ne tombait pas au bon moment.

Yaḥyā doit être situé dans cette société où la violence était habituelle[182], où les seuls appuis sur lesquels on pouvait réellement compter étaient ceux des proches, parents et gens de la tribu, où sans cesse il fallait lutter ou négocier avec d'autres groupes préoccupés eux aussi d'assurer au minimum leur survie. Sa faction avait pris le pouvoir par la violence, ce qui dans ce monde n'était pas rare et ne semble pas avoir été particulièrement mal accueilli. Il avait gouverné la ville seul pendant le séjour de 'Alī ben Washmān au Portugal, puis en conflit avec lui, avant d'en être chassé par Diogo de Azambuja, un homme que le roi avait ensuite désavoué et destitué[183], ce qui est important et n'apparaît dit nulle part. Yaḥyā conservait de son passage à la tête de Safi, outre l'expérience et le goût du pouvoir, une sorte de légitimité et des partisans convaincus. Il avait aussi, certainement, des ennemis.

En définitive, dans son univers incertain et dangereux de factions lignagères et tribales, il avait appris qu'il fallait tenir le plus grand compte de la puissance du Portugal, sans l'appui ou l'accord duquel rien n'était possible. On ne pouvait guère lui résister, il en avait fait l'expérience. Quand Yaḥyā a fait l'apprentissage du pouvoir, en 1506-1508, le sultan de Fès était loin, tout au plus une référence culturelle; l'*amīr* de

(180) R.Ciasca., "Un centro marrochino del traffico genoveso nel Medioevo", *Revista internazionale di Scienze Sociali*, 1935, pp. 443-467.

(181) *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. VIII, pp. 52-53. Droits de douane et participation au commerce d'Arguin sont des avantages que D. Manoel retire à 'Abd ar-Rahmān en 1500.

(182) Les règlements coutumiers donnés, ou plutôt confirmés par Yaḥyā u Ta'fuft peuvent en donner une idée. Ils évoquent les lois germaniques du haut Moyen Age européen: *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. LV, pp. 316-320 et LVI, pp. 326--327.

(183) A.N.T.T., *Nucleo antigo*, maço 871, n° 124: "o dito regedor e os mouros todos da cidade estam de vos Diego Dazambuja escamdalizados..aveemos por bem que vos nam estes hy mais. e que vos Diego Dazambuja vos pases a castello Reall para estardes hy com vosa capitanya e regememto que vos temos dado".

Marrakech, de l'autorité duquel Safi s'était affranchie, ne pouvait prétendre sérieusement l'y rétablir, même s'il tentait de contrôler des tribus qui vivaient entre les deux cités. Les Sa'adiens étaient presque des inconnus. S'il existait bien un attachement aux lois et aux valeurs de l'Islam, une conscience de l'appartenance à une communauté musulmane, on ne peut imaginer à cette époque un sentiment national qui aurait été plus fort que les intérêts de groupes restreints. Yaḥyā aurait difficilement pu être un patriote, au sens où nous l'entendons.

Son comportement comme chef dénoncé par ses adversaires ne semble guère avoir été différent de celui de ses contemporains. Il est parvenu au pouvoir en poignardant le détenteur légal, et il lui est arrivé de se débarrasser par le meurtre de gens qui s'opposaient à lui. Il a profité de sa position pour extorquer de l'argent et des biens de toute sorte à eux qui lui étaient soumis[184]. Il a pillé ceux qui ne l'étaient pas. Mais dans la société marocaine et dans la portugaise, on était d'avis que l'exercice du pouvoir devait rapporter[185], ne serait-ce que pour être en mesure de redistribuer de la richesse en particulier sur ceux qui étaient au service d'un puissant.

Si on ne sait pas comment il a conçu sa fonction de 1510 à 1514, on a quelques données pour la période de 1516-1518. Il apparaît là préoccupé de faire régner la paix et de préserver les populations de Dukkāla des effets destructeurs de la présence d'une armée adverse. Sans aller jusqu'à une soumission, il a fait des concessions importantes au Waṭṭaside: des gestes de bonne volonté demandés par ses administrés. Le souci de leur sécurité matérielle qu'il manifeste, traduit une solidarité effective. Naturellement il agit dans son propre intérêt politique, mais en prenant des risques[186]. Plus intéressante est la défense des Musulmans contre les abus des Portugais de Safi. Il est vrai, peut-on dire, qu'il en dénonce d'autant plus facilement les auteurs qu'ils lui sont défavorables, et que des gens qui lui sont proches en ont été victimes. Néanmoins on perçoit dans sa protestation l'expression d'une dignité blessée. Les attentats contre la vie et la liberté de Musulmans sont une rupture du pacte par lequel ils ont accepté l'autorité d'un roi chrétien. Celui-ci s'est engagé à les protéger. Après bien d'autres[187], Yaḥyā s'élève contre ce qui est intolérable. N'a-t-il pas lui-même en 1512 relâché les prisonniers qu'il avait faits, leur évitant ainsi l'esclavage?

---

(184) Dans bien des cas, les gens lui font des cadeaux pour obtenir de meilleures conditions que s'ils traitaient avec les Portugais. Exemple: *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. LXII, p. 360.

(185) Ibn Khaldūn ne dit-il pas: "On peut tirer subsistance et profit du prélèvement qu'on opère sur ceux d'autrui en se les appropriant selon les règles, c'est ce qu'on appelle les impôts (*maghram*) et les taxes (*jibāya*). (*Discours sur l'Histoire universelle Al-Muqaddima*, trad. V. MONTEIL, t. II, p. 788).

(186) Jean Léon L'Africain qui connait bien les réalités de son pays, est compréhensif pour des gestes de soumission dictés par la nécessité. Il a vu emmener enchaîné un vieillard, chef d'un des partis d'al-Madina al Gharbiyya, qui avait conseillé à la population de verser un tribut aux Portugais, et en a eu pitié: "Le pauvre homme avait été dans l'obligation d'agir come il l'avait fait, si l'on considère qu'il vaut mieux payer le tribut que perdre des biens et sacrifier des vies humaines" (p. 122).

(187) Voir par exemple *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc XVII, p. 84, doc. XXXIII, p. 182, doc. XXXIX, p. 236. Plaintes des Sharqiyya, de gens de Safi et de Massa sur des rapts et ventes de personnes.

D. Manoel l'avait chargé d'obtenir une levée régulière des impôts, dont ses finances avaient un besoin croissant. Pour cette tâche, la paix était nécessaire[188]. Elle limitait les occasions de fructueuses razzias, auxquelles il avait lui-même participé antérieurement. Il suscitait ainsi l'hostilité de la soldatesque portugaise habituée à la rapine, et de plus en plus tentée d'y recourir car elle n'était pas payée régulièrement. Selon l'accord conclu entre les Portugais et leurs alliés sur le partage du butin de guerre, les captifs revenaient aux Chrétiens et le reste aux Musulmans. Ceux-ci ne pouvaient en effet, selon leur loi, vendre comme esclaves d'autres Musulmans[189]. Tant que la marche des opérations a permis de remporter des victoires et d'avoir des captifs, les Portugais ont été satisfaits car les ventes d'esclaves ou les rançons étaient une excellente source de profits[190]. Mais on avait compris à Lisbonne que la réduction de gens en esclavage provoquait l'hostilité à la présence chrétienne et on l'avait interdite en 1516, comme il a été dit plus haut. De ce fait, les Portugais étaient privés de revenus importants d'autant que la paix et la soumission des tribus ôtaient le prétexte à des expéditions punitives contre des rebelles qui auraient pu, à la rigueur, justifier leur vente[191]. Ils étaient d'autant plus mécontents que Yaḥyā, lui, continuait à faire des profits. Il pouvait garder le bétail, les biens matériels pris dans les combats; les vaincus lui faisaient des cadeaux pour obtenir de meilleures conditions et il prenait une partie des redevances en nature des tribus soumises.

Les raisons de l'opposition des Portugais sont claires, celles des Juifs le sont moins. Toutefois on peut risquer une hypothèse. Des documents postérieurs attestent qu'Ibrāhīm ben Zamīrū a joué un rôle d'intermédiaire dans le rachat de prisonniers portugais et qu'il a su en tirer profit[192]. Il est peu probable, qu'il ait été aussi rédempteur, *alfaqueque* (*al-fakkāk*), pour des prisonniers musulmans. Par contre la vente aux enchères (*leilao*) des captifs d'une razzia à Safi pouvait être l'occasion pour lui et ses riches associés d'intervenir. Seuls des gens fortunés pouvaient acheter les notables estimés aux plus hauts prix[193] ou un grand nombre de "têtes". Or dans Safi, les plus grandes fortunes étaient celles de ces hommes d'affaires juifs. Qu'ils aient acheté directement ou, plus probablement, prêté à des Portugais, on peut penser qu'ils étaient

(188) Aux yeux de Góis, chroniqueur officiel, le plus grand mérite de Yaḥyā ū Tā'fuft est d'avoir fait payer au roi D. Manoel des tributs importants qu'il énumère avec complaisance: "Iheabentafuf a été le principal artisan des grands profits que cette ville a rapportés au roi". D. de Góis /R. Ricard., III-14, pp. 74-75.

(189) D. de Góis /R. Ricard., III-50, p. 121 et III-54, p. 131.

(190) Les données sur ce point sont très abondantes dans la chronique de Bernardo Rodrigues: *Anais de Arzila* et dans les *Sources Inédites.*

(191) Jusqu'au début de ce siècle, le Sultān lui-même a fait vendre des rebelles sur des souks.

(192) *S.I.H.M., Portugal*, t. II-1, doc. LXXXII, p. 327-328. Des prisonniers portugais se plaignent de ses manoeuvres qui ont eu pour résultat de faire monter le prix des rançons, et signalent qu'il a profité de ses conversations avec le Sharif pour faire des affaires.

(193) *S.I.H.M., Portugal*, t. II-1, doc. XXII, pp. 79-81: Alvaro do Cadaval a acheté en s'associant à un autre Portugais et deux Juifs, un marabout capturé en Shawiyya. Comme il est question de le libérer, sur intervention de Yaḥyā u Ta'fuft, il écrit au roi et le supplie de lui laisser le bénéfice de son opération.

intéressés à cette spéculation[194]. Ce serait une autre raison de la véhémente dénonciation par Ibrāhīm ben Zamīrū de la décision prise par Yaḥyā de libérer des captifs[195]. Il est bien possible aussi que les mêmes marchands aient racheté d'autres prises si elles venaient à être vendues.

1512-1514 Hintati were allies of the Saadiens, against Yahya U-Tafult who both saw as a threat due to the population that supported him.

Depuis 1512-1514, le rapport de forces avait changé. Les Hintāta apparaissaient affaiblis, pris entre le sultan waṭṭaside et les Sa'adiens. Ceux-ci, qui les avaient secourus, s'introduisaient dans leur domaine, en montagne et en plaine. Mawlāy Muḥammad avait repris l'intiative, stimulé certainement par sa victoire de la Mamora. Les adversaires des Portugais et de leurs alliés n'étaient plus des tribus et un *amīr* aux moyens limités. La présence militaire waṭṭaside et sa'adienne s'accompagnait d'une action politique qui, naturellement au Maroc, prenait un caractère religieux: des *fuqarā'* allaient rappeler aux tribus leurs devoirs de Musulmans. Dans le contexte du *jihad*, demeurer sous l'autorité chrétienne devenait de plus en plus difficile, même pour obtenir la paix et la sécurité, puisque les Portugais n'avaient plus la supériorité militaire. Comme les sanctions étaient de moins en moins à craindre, les désobéissances se multipliaient. La crainte de la disette exacerbait la tension. Les tribus dans le désarroi hésitaient, louvoyaient, devaient se soumettre momentanément ou fuir. On a de multiples exemples d'égoïsme de groupe, d'opportunisme le plus cynique. Cette situation offrait aussi des occasions de règlement de compte. Tout ceci explique peut-être qu'il ait été facile d'armer le bras de notables 'Abda pour éliminer Yaḥyā u Ta'fuft que les Hintāta et les Sa'adiens, pour lors alliés considéraient comme leur plus dangereux adversaire, un rival sur le terrain pour le contrôle des populations. Il ne fait aucun doute qu'il a succombé dans la lutte qu'il menait depuis longtemps contre les *amīr-s* Hintāta.

A ce moment, il se trouvait affaibli, car le roi était loin et, au surplus, ne voulait ni ne pouvait donner tort au capitaine de Safi. Celui d'Azemmour lui était favorable, mais se trouvait également éloigné. Il ne pouvait plus compter que sur des tribus d'une fidélité douteuse, car elles sentaient le vent tourner. Leur matérialisme, le réalisme politique dont elles faisaient preuve en toutes circonstances, est bien illustré dans le récit de Góis, comme en maintes circonstances. De plus, celles sur lesquelles les Portugais et Yaḥyā avaient cru pouvoir s'appuyer semblent avoir été, dès le départ, dans une position d'infériorité, en situation défensive, et c'est peut-être là une autre cause d'échec.

Une lutte déjà ancienne opposait des tribus arabes de tradition guerrière pour la domination de la Dukkāla. La situation vers 1500 reflétait une évolution vers des regroupements géographiques comme l'indiquent les noms d'usage courant: Occidentaux (Gharbiyya) et Orientaux (Sharqiyya). Il semble que les groupes proches du littoral, 'Abda et Gharbiyya, subissaient la pression de ceux de l'intérieur moins

---

(194) Un autre indice peut être relevé dans la lettre des gens de Māssa au roi D. Manoel en 1510, encore que peu probant, puisqu'il s'agit d'un captif juif et que le "ben Zamīrūn" dont il est question n'est sans doute pas le rabbin. *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. XXXIX, p. 237, (trad. pp. 244-245).

(195) Il semble qu'il majore leur nombre pour grossir la faute: il parle d'abord de 300 (doc. LXII, p. 360) puis de 500 (doc. CXXII, p. 623), alors qu'un autre témoignage donne le chiffre de 184 (doc. LXIII, p. 362).

In a sort of revenge, Hintata, Wattasids and Sa'adiens, reunited provisionally under the banner of jihad, defeated the "ungodly and rebellious Arabs" allied with the Christians, before dividing and clashing a few years later.

favorisés économiquement. Une rivalité un peu comparable opposait Safi et al-Madīna al-Gharbiyya[196]. Tout naturellement, les Portugais ont fait alliance avec les premiers, ceux qui avaient besoin d'eux. On peut se demander s'ils ne se sont pas heurtés à une coalition de laissés pour compte et de pouvoirs dont le siège était dans l'intérieur des terres et qui cherchaient à tirer profit de l'activité croissante de la bande côtière. Dans une sorte de revanche, Hinṭāta, Waṭṭasides et Sa'adiens réunis provisoirement sous la bannière du *jihād* ont vaincu les "Arabes impies et rebelles" alliés aux Chrétiens[197], avant de se diviser et de s'affronter quelques années plus tard.

Si, pour des raisons qu'on a essayé d'exposer, qui tiennent à son milieu, à son éducation, aux circonstances, à ses expériences en politique, Yaḥyā a cru possible de se tailler un domaine propre, il a échoué devant l'accumulation des obstacles. Non seulement il a rencontré des résistances croissantes chez les Musulmans, mais il n'a pas été soutenu par l'élément militaire portugais qui se méfiait de lui et qui lui en a voulu de le priver des profits de la guerre. Il s'est probablenent exagéré le rôle des Juifs comme fauteurs de complots destinés à le perdre. Néanmoins certains d'entre eux, surtout Ibrāhīm ben Zamīrū, ont très mal vu le pouvoir qu'il avait. Sa fonction privait le rabbin d'un rôle d'intermédiaire qu'il jouait en 1510 et qu'il a pu jouer à nouveau en 1518[198]. Yaḥyā avait espéré grandir à l'ombre de Safi, utiliser le pouvoir chrétien comme tremplin pour parvenir. Peut-être, dans un premier temps, songeait-il à s'affranchir de cette tutelle une fois devenu assez fort, encore n'est-ce pas certain. Dans un deuxième temps, il semble s'être tenu à l'exécution de la politique nouvelle définie par D. Manoel, qui le satisfaisait probablement et qu'il avait peut-être inspirée, mais aussi, semble-t-il par fidélité personnelle à un homme à qui il était reconnaissant.

L'échec de Yaḥyā a été aussi celui d'un projet politique ambitieux du roi de Portugal. N'ayant pas les moyens d'une conquête, d'une domination directe, il voulait être le suzerain de princes africains ou indiens, quelle que fût leur religion, s'en faire des alliés contre d'autres dominations afin de garder le contrôle des profits du commerce[199]. Or non seulement il a rencontré des résistances plus fortes que celles qui étaient prévisibles, mais il n'a pas été soutenu par ceux qui devaient l'appuyer.

---

(196) On en trouve les manifestations dans les documents des *Sources Inédites*. Les gens d'al-Madina sont hostiles à 'Abd ar-Rahmān (doc. XVII, p. 81); ils sont à la tête de la coalition qui assiége Safi (doc. XLVI, p. 281); ils refusent de se soumettre aux Portugais...

(197) Mawlāy Muḥammad al-Waṭṭasi est allé demander l'intercession des saints ermites du Djebel Lakhdar et prier dans "l'intention d'aider le peuple du Duccala, de le libérer des Arabes impies et rebelles et aussi de nos farouches ennemis les Chrétiens" (Jean Léon L'Africain, p. 129).

(198) En juillet 1518, quelques mois après la mort de Yaḥyā, Nuno Mascarenhas écrivait au roi qu'il avait fait participer le "rabbin Abrahām" aux négociations avec les Awlād 'Amrān, à leur demande, parce qu'au temps de Nuno Fernandes, il était en très bon terme avec eux. Et celui-ci est effectivement allé à leurs douars négocier avec eux (*S.I.H.M., Portugal*, t. II-1, doc. LIV, pp. 208 et 211).

(199) L.F. Thomaz., "L'idée impériale manueline", *La Découverte, le Portugal et l'Europe. Actes du colloque de Paris, 26, 27, 28 mai 1988)*, 1990, pp. 35-103.

D. Manoel et Yaḥyā avaient des intérêts convergents, au moins sur certains plans. Ils avaient aussi des ambitions à leur mesure. Elles ont été déçues.

Bernard Rosenberger
Université de Vincennes, Paris

ملخص

هذه قراءة متأنية مدققة في سيرة القائد يحيى وتاعفوفت منذ تاريخ ظهوره على مسرح الأحداث سنة 1508 إلى تاريخ مقتله سنة 1518 تبدو من خلالها شخصيته من تلك الشخصيات التي لا سبيل إلى إرسال التصنيفات القطعية بشأنها فلقد تصرفت البيئة والزمان بيحيى وتاعفوفت أكثر مما تصرف هو بهما ؛ وذلك لأن السلطة المركزية في المغرب كانت يومئذ مفككة الأوصال والصراعات القبلية على أشدها مما ساعد البرتغاليين على احتلال ثغور دكالة وعبدة وجعلهم يلعبون على أوتار المنافسات بين الأفراد والجماعات لإرساء محاولاتهم الاستعمارية المهزوزة. فهكذا وجد يحيى وتاعفوفت نفسه ملزماً بالتعامل معهم والاستعانة بهم على خصومه في وقت لم يكن فيه التحالف مع نصارى الأندلس لا من الأمور الغابرة حتى تنسى ولا من الأمور الغريبة حتى تثير الغرائز. ولذلك لا داعي من باب الرصانة العلمية إلى التحامل على هذا القائد ورميه بالنعوت القبيحة.